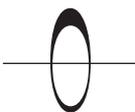


LA BONANTE

2023

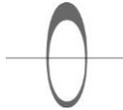
revue de création littéraire



revue de création littéraire

LA BONANTE

2023



Cette publication a été rendue possible grâce
au soutien du Département des arts, des lettres et du langage et du
Vice-rectorat à l'enseignement, à la recherche et à la création de
l'Université du Québec à Chicoutimi

Conception et réalisation | Mélanie Potvin

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction réservés

© LA BONANTE 2023

ISSN 0380-4860

PRÉSENTATION

<i>Le Chat scélérat</i> Luc Vaillancourt	8
---	---

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX

<i>Sushi</i> Claire Soucy	14
------------------------------------	----

DEUXIÈME PRIX

<i>Détricoter</i> Samantha Clavet	15
--	----

TROISIÈME PRIX

<i>L'enfant et son chien</i> Lyse Mermier.....	16
---	----

MENTIONS HONORABLES

(1) <i>Charcuterie</i> Julie-Anne Bégin	17
--	----

(2) <i>Femme</i> Noémie Gagnon.....	17
--	----

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX

<i>Les creux, suite poétique</i> Julie-Anne Bégin	21
--	----

DEUXIÈME PRIX

<i>Chez-moi</i> Angéline Adam	24
--	----

TROISIÈME PRIX

Rose Marguerite
François-Bernard Tremblay..... 27

MENTIONS HONORABLES

(1) *De ma fenêtre*
Noëlla Deschênes 29

(2) *Jean vit Lowney, sur la bute de neige – mais comment
sucrer papa sans perdre nos doigts?*
Gabrielle Simard 31

MEILLEURES IMAGES

PREMIER PRIX

Conséquences
Jean-Michel Claveau 11

DEUXIÈME PRIX

Dans toutes les vies je te perds
Marie-Soleil Carrier..... 19

TROISIÈME PRIX

Sur un toit au crépuscule
Mayane..... 49

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

1608-1960 | François-Bernard Tremblay..... 36

6 décembre | Jennifer V. Moore 36

Asile de nuit | Karolanne Prémont..... 36

Au musée | Hélène Massé..... 37

Au-dessus du miroir | Louis Boucher..... 37

Automne | Elsa Moulin 37

Blanc de départ | Diane Gélinas 38

Cliché ukrainien | Martin Duval..... 38

Confinement | Stéphanie Tétreault 38

Danse enjouée | Chrystel Lina Bouchard..... 39

Décalage horaire | Félix Côté 39

<i>Desiderata</i> Mayane	39
<i>Dois-je redire?</i> Richard Martel	40
<i>Écrans de fumée</i> Janick Laberge	40
<i>En filigrane du geste</i> Nathalie Rondeau.....	40
<i>Halte</i> Yvan Giguère.....	41
<i>Im/posture</i> Roxanne Labrecque	41
<i>Je suis</i> Johanne Bolduc	41
<i>Je suis mort</i> Noël Laflamme	42
<i>La noyade du géniteur</i> Laurie Lavoie-Boudreault	42
<i>L'amour est si fragile</i> Mario Côté.....	42
<i>L'existence</i> Catherine Boivin	43
<i>L'indésirable</i> Emy Boivin.....	43
<i>Mode d'emploi</i> Catherine Cormier	43
<i>Mon français à moi</i> Olivier Lacalmontie.....	44
<i>P(l)eine conscience</i> Félix Tanguay.....	44
<i>Page blanche</i> Virginie Houle.....	44
<i>Par quatre oreilles</i> Sylvie Gendron	45
<i>Partage des eaux</i> Monique Pagé	45
<i>Pensées d'un bambochard</i> Joey Boivin-Desmeules	45
<i>Régime Seigneurial</i> Jean-Michel Claveau	46
<i>Tête absente, tête à off...</i> Francine Minguez.....	46
<i>Tourbillon</i> Ariane Brisson.....	46
<i>Une rivière parle à chaque saison</i> Marcel Giguère	47

TEXTES RETENUS | TROIS PAGES

<i>Andrei</i> Claire Gagnon	51
<i>Catherine ne dort plus depuis qu'elle l'aime</i> Catherine Cormier	55
<i>Chrysalide</i> Johanne Bolduc.....	58
<i>De la petite conversation</i> Claudine Paquet	60
<i>Douce mort</i> Marie-Ève Larouche	63
<i>Empreintes</i> Emma Lanchais.....	65
<i>Envie d'exil</i> Mathieu Bonneau	68
<i>Fers aux cités</i> Richard Martel.....	71
<i>Flirt avec la terreur</i> Karolanne Prémont.....	72
<i>Je sais voler</i> Johane Thériault Morin	74
<i>Je t'aime</i> Salomé Amabile.....	78
<i>La bonne action</i> Mélissande Raout	82
<i>La complainte de la Terre-Mère</i> Lyse Mermier.....	87

<i>L'amour est nul mais chante si fort</i> Yvan Giguère.....	88
<i>Le refuge</i> Lolita Leblanc	90
<i>L'Épouvantail qui voulait être beau</i> François Cliche	94
<i>Les visages</i> Janick Laberge	97
<i>Madame Lefou Dumot</i> Catherine Boivin	100
<i>Manège</i> Mayane	102
<i>Nuit d'hiver</i> Jean-Philippe Tremblay.....	105
<i>Pensées</i> Emmanuelle Vérité Lapointe	107
<i>Pivoines</i> Noémie Gagnon	109
<i>Sans limite</i> Marie-Pier Couture.....	112
<i>Souvenance</i> Monique Pagé	115
<i>Total, comme disait maman à tout vent, total, c'est zéro?</i> Francine Minguez.....	118
<i>Un enfer inconnu</i> Emy Boivin.....	122
<i>Usagers de bibliothèque</i> Elsa Moulin	125

CONCOURS DE NOUVELLES
PRIX LITTÉRAIRE DAMASE-POTVIN

MOT DE LA COORDONNATRICE..... 130

CATÉGORIE PROFESSIONNELLE

LAURÉAT

L'escalier | Guy Lalancette 132

MENTION

Valsalva | Sébastien Gagnon..... 135

CATÉGORIE ADULTE

PREMIER PRIX

Les plantes respirent la nuit | Mariane Tremblay 138

DEUXIÈME PRIX

Vertige | Johane Thériault Morin..... 141

TROISIÈME PRIX

Phénix en fuite | Sophie Potvin 144

CATÉGORIE JEUNE ADULTE

PREMIER PRIX

1701, rue Parthenais | Noémie Gagnon 147

DEUXIÈME PRIX

Le sorcier de Kinshasa | Karolanne Prémont..... 150

PRÉSENTATION

LE CHAT SCÉLÉRAT

Luc Vaillancourt

On ne se racontera pas d'histoire (ou plutôt si, justement, puisqu'on parle de création littéraire), la présente édition de La Bonante est la dernière composée à 100% par des humains. Il y a fort à parier, en effet, que des textes générés par ChatGPT ou un autre agent conversationnel utilisant l'intelligence artificielle seront soumis l'an prochain aux membres du jury du concours du meilleur texte de quatre lignes, ou de celui du meilleur texte de trois pages, sans qu'il soit possible de départager à coup sûr le vrai du faux, l'art de l'artifice. Question de voir venir, j'ai voulu mettre à l'épreuve ce Chat scélérat en lui demandant de composer un poème de quatre lignes sur l'amour, et voici le résultat obtenu :



L'amour est un feu qui brûle dans mon cœur

Il me réchauffe quand je suis dans le froid

Il me donne la force de surmonter la peur

Il me fait sourire quand je pense à toi

Voilà qui me rassure un peu : il est impossible qu'un jury composé, comme celui de cette année, d'un écrivain de génie tel que Paul Kawczak, d'une spécialiste de la littérature aussi méritoire que Cynthia Harvey et d'un professeur de création littéraire, moi pour cette fois, mais on fera mieux l'an prochain avec la poète et essayiste Catherine Morency, il est impossible, dis-je bien (et c'est presque un défi lancé à la face du monde informatique) qu'un tel jury soit berné par un robot conversationnel. Ce texte, assurément, n'aurait pas fait la sélection. En revanche, pourquoi ne pas confier à l'intelligence

artificielle la tâche ingrate d'écrire un texte de présentation qui, chaque année, remercie à peu près dans les mêmes termes et dans des circonstances similaires, les mêmes personnes? S'agit-il alors d'un pastiche, d'un plagiat, d'une imposture indigne ou est-ce simplement le produit d'une paresse honteuse? À vous d'en juger...

 Je tiens à remercier chaleureusement les personnes qui ont rendu possible cette édition :

- Mélanie Potvin, secrétaire de l'Unité d'enseignement en études littéraires, qui a suivi le dossier avec efficacité et bienveillance. Sans elle, la revue n'aurait jamais été terminée à temps;
- Les professeurs en arts Mathieu Valade et Constanza Camelo, responsables du jury de la plus belle image, qui ont su reconnaître le mérite esthétique véritable;
- Jean-Paul Quéinnec, directeur du département des arts, des lettres et du langage, qui soutient financièrement nos concours;
- Madame Céline Dion, coordonnatrice des Prix littéraires Damase-Potvin, qui a le mérite insigne de ne pas avoir triché, elle, dans son texte de présentation.

Enfin, merci à tous ceux et celles qui, toujours plus nombreux d'année en année, contribuent de leur plume à chatouiller les mots et à dépeussier la syntaxe.

Luc Vaillancourt
Responsable de la revue



PREMIER PRIX
VOLET IMAGE





Jean-Michel Claveau, *Conséquences*



MEILLEURS TEXTES
DE QUATRE LIGNES



PREMIER PRIX

SUSHI

CLAIRE SOUCY, RIVIÈRE-DU-LOUP

Fais-moi tourner

Comme un soufi

Toi que j'ai cru

Comme un sushi

DEUXIÈME PRIX

DÉTRICOTER

SAMANTHA CLAVET, QUÉBEC

broche à tricoter

entre les jambes

la vie s'écoule

rouge

TROISIÈME PRIX

L'ENFANT ET SON CHIEN
LYSE MERMIER, QUÉBEC

À quoi rêvent-ils
Assis au bord du monde
Ils écoutent la rivière
Qui les appelle par leur nom

MENTION HONORABLE (1)

CHARCUTERIE

JULIE-ANNE BÉGIN, CHICOUTIMI

On lui coupe la parole

En fines tranches de salami

Sa langue sur le plateau de charcuterie se marie parfaitement

au fromage

Et au vin de ceux qui parlent.

MENTION HONORABLE (2)

FEMME

NOÉMIE GAGNON, SAINTE-JEANNE D'ARC

Je suis sœur de queue. Pute. Prostituée

En vierge et contre tous

Je suis la puissance suprême entre deux cuisses

Je suis toutes les femmes à la fois et nous ne sommes surtout

pas à toi



DEUXIÈME PRIX
VOLET IMAGE





Marie-Soleil Carrier, *Dans toutes les vies je te perds*



MEILLEURS TEXTES
DE TROIS PAGES



PREMIER PRIX

LES CREUX, SUITE POÉTIQUE

JULIE-ANNE BÉGIN, CHICOUTIMI

1.

Elle traîne le poids mort de sa jambe
Comme un enfant accroché à sa cuisse
 On lui a proposé l'amputation
Mais elle préfère encore le cadavre
À l'absence.

2.

Tandis qu'une blessure mineure me fait boiter, je me souviens de la jambe lourde de l'autre; une jambe amaigrie, atrophiée, à laquelle les instruments chirurgicaux ont arraché une grosse mordée de chair. Elle ne m'a jamais laissé voir les traces de dents, la boucherie grossièrement refermée. Le trou était trop large pour que les sutures suffisent. Il a fallu insérer une éponge dans l'orifice, relier le tout à un tube qui déversait les fluides sanguinolents dans une petite poche qui laissait filtrer une pestilence, et cette odeur me faisait penser *voilà la véritable odeur de l'être humain*.

3.

À rebours
On se souviendra d'une ressemblance troublante entre la photographie granuleuse, où figure un petit garçon roux dans un cercueil
Et la femme dans la même position
Sur les mêmes draps blancs, coiffée de la même rousseur.

La première image ne trompe pas
L'enfant ne semble pas dormir paisiblement, on voit bien sa
pâleur
Ses paupières scellées, l'étrange couche cireuse coagulée sur ses
cils
Les enfants ne dorment pas comme ça.

La deuxième image ne parle pas d'un sommeil non plus
Le corps semble être celui d'un imposteur
Ce n'est pas elle, ça ne peut pas être elle
Dit une voix de vieille femme devant cette enfant beaucoup plus
âgée que le premier, et qui sont pourtant tous deux les siens.

Il semble aussi que tous les lits n'ont été qu'une répétition pour
le lit final
L'oreiller toujours plus profond
Les draps toujours plus relevés
Les pieds toujours plus froids
Jusqu'à ce qu'un jour un comprene que le cauchemar n'est pas
de ceux dont on s'extirpe.

Le soir, après que l'objet ait été transporté et qu'on soit retourné
chez soi auprès des vivants
On verra dans les yeux du bébé qui tête
Les yeux révoltés de la mourante
On verra dans les paupières fines le tissu qui cache
l'inconscience droguée
La pupille dont on ne sait pas si elle vous voit ou non.
Elle avait l'air bien pourtant
S'étonnent ceux qui croient que la maladie est une chose
bruyante qui vous crache à la figure.

Sans doute auraient-ils eu bien du mal à expliquer
Le ventre proéminent qui n'est pas celui d'une femme enceinte
Ce ventre qui est plutôt un poing fermé, serré sur une chair
étrangère, grouillante et ambitieuse
Débordant d'entre les doigts crispés.

L'horreur c'est ce que la main ne peut contenir.

4.

Mais je me souviens aussi

Du chocolat chaud
Sur l'hiver du corps gelé

De l'odeur sucrée
Par-dessus celle du désinfectant

Et je goûte l'amer du cacao
Plutôt que l'amertume des prières
Des croque-morts

DEUXIÈME PRIX

CHEZ-MOI

ANGÉLINE ADAM, MONTRÉAL

Alors ma plante tombe

Imagine une plante qui tombe

Elle est pas tombée

Elle fait juste tomber

Tout le temps

Et elle ne s'arrête jamais

Elle ne tombe pas de très haut et pourtant elle semble me couler
des larmes de douleur

Moi je t'ouvre les portes de mon corps

Je sais que mes tapis t'effraient et ma plante n'aide en rien

Est-ce que je me pose comme la poussière qui embrasse mes
livres à pleine bouche

Est-ce que je t'attends toi qui prends ton temps à ne rien
manquer des larmes coulées

C'est pas un presque jalouse c'est un jalouse; si je pouvais, je me
déguiserais en elle pas juste les jours de fête

Toute seule je suis harmonieuse, mais ça ne suffit pas

Je devrais être échouée

J'ai besoin de m'ouvrir en deux

De bien me casser la colonne pour me donner l'histoire de celle
qui a visité toutes les maladies mortelles, toutes les racines des

chemins de terre, tous les recoins d'avions illégaux et toutes les caries de langues que je ne comprends pas, pour toi

Les épis poussent même en hiver, mais est-ce que moi aussi

Des fois je chante des chansons que je déteste par accident et je remets en question tout

Mais la poussière pourquoi elle se pose?

Elle est dans mes yeux, dans mon nez, entre mes dents, des fois il y en a tellement que je pense que je vais m'étouffer

Mais tu ne fixes que mes déchets de plantes qui crient à l'aide parce que l'eau de mes yeux est rivée, indérivable, à courant meurtrier, inarrêtable, égorgueur coupable d'un carnage des tiens

J'en mange tant de cette poussière et tu ne me remercies pas, de t'épargner comme ça, gratuit

Mais elle se pose

Et sous des jours de couvertures

De tes cabanes dans les bois dans chez moi

La joie des oies de tes joues et de tes yeux ne se laisse pas abattre

Tu t'enterres je n'ai même pas besoin de le faire

La plante t'a tout appris, j'étais où moi?

Tu te couvres de l'écorce des draps secs, tu oublies que j'y suis

Les portes s'ouvrent pour toi

Et tu les casses

Il y a seulement mon lit et l'humus des matelas qui t'enlace

J'aimerais que tu me regardes et m'aimes comme ton regard qui ne peut quitter les origamis de mes mains, elles aussi enterrées, et de ma plante, elle, déterrée

Pour quelqu'un qui n'aime pas quand je parle de sang tu es drôlement macabre

Tu les couperais et les empaillerais mes origamis si ça ne voulait pas dire que tu ne pourrais plus venir dans ton paradis

Essaie pas, je sais que t'aimes plus mes oreillers que moi toute nue

Tu es fou

Mes cache-oreilles tu les portes toujours avec tes sous-vêtements

Je suis supposée faire quoi moi quand je dois sortir mais que tu dors encore?

T'effeuiller le corps comme les artichauts les soirs de semaine?

Je sais que t'aimerais ça garder les mitaines et les gants troués aussi

Mais je peux pas tout te donner mes confortables, pantoufles, robes de chambre, terreau, œufs bénédictines, biscuits pas tout à fait cuits, vitres polies, tasses IKEA, eau de vaisselle, et câlin de douches brûlantes

Et on oublie les mitaines de four

Elles m'aident à te construire une maison d'ourse en peluche et je te vois pas les remercier et les embrasser

Ton bonheur, bonne humeur de tout en forme de cœur et de je te touche tu meurs ça mérite toutes les fleurs

La fleuriste coin Jarry-Saint-Denis crois moi elle le sait

Elle commande des tonnes de lys et de marguerites parce qu'elle veut pas me voir pleurer une fois de plus dans son magasin de fleurs pour les gens qui s'aiment

Je t'aime tellement que si ma couverture s'effrite parce qu'elle aussi elle meurt un peu chaque fois quand elle a la chance de te prendre dans ses bras, je passerai chez le nettoyeur et je lui demanderai de m'écraser en draps propres

Et puis comme ça tu auras un sleeping bag, une maman ourse, un vieux chat pas mort, et une tasse de chocolat chaud grandeur bain de Rome juste pour toi

À portée de main

À portée de moi

TROISIÈME PRIX

ROSE-MARGUERITE

FRANÇOIS-BERNARD TREMBLAY, ALMA

Rose-Marguerite se glisse sous la douche, en pleurs. Encore. Ça lui arrive souvent. Quelques fois par mois depuis juin dernier. Nous sommes en octobre. Plus de trois mois. Trois mois que les garçons flirtent avec elle, lui lancent des compliments un peu salaces pour s'attirer des faveurs sexuelles. Trois mois qu'elle acquiesce à leurs demandes, qu'elle accepte de s'offrir à eux, de leur donner ce qu'ils veulent : sa bouche trop pulpeuse qui s'attire des vulgarités, sa poitrine trop volumineuse pour son corps et son cul, sûrement trop gros lui aussi, mais qui répond au bonheur de la bande de garçons.

Elle aime bien flirter. Donner et recevoir. Elle a le choix. Elle pourrait laisser filer et les éviter. Mais elle choisit les plaisirs charnels, car elle pense à juste titre qu'elle y a droit, elle aussi. Elle accepte donc son rôle. Les garçons disent qu'elle donne dans le divertissement. Elle rit. Jaune, mais elle rit, car c'est à ça qu'elle sert, divertir. Divertissement, c'est plus doux et moins dur pour ses oreilles et son cœur tendre que vide-couilles. Ce terme vulgaire, elle l'a entendu d'un des garçons.

Elle sait qu'elle n'est pas une beauté. Ça, on le lui a fait sentir dès l'école primaire... et on le lui a confirmé en trois copies durant son secondaire. Au cégep, tout le monde s'en fout. En autant qu'elle se saoule avec les autres et qu'elle fourre. Mais quand les gars la complimentent, quand ils viennent faire des pirouettes orales et physiques au-devant d'elle pour la séduire, elle joue le jeu. Fait semblant. Les laisse languir. Sait se faire désirer. Les aguiche. Oh pas longtemps! Non. Mais assez pour qu'eux en beurent bien épais et elle, pour qu'elle se sente attirante. Juste assez pour son égo. Pour que ça lui fasse du bien.

Ce n'est pas trop exagéré d'accepter des compliments une fois dans une vie, même s'ils ne sont pas véridiques.

Un des gars l'attire à la voiture. Elle aimerait bien qu'un d'eux la plaque contre le véhicule et la caresse en l'embrassant à pleine bouche... tendrement ou féroce, elle n'aurait pas de préférence. Mais elle n'a pas ce privilège que l'on offre à une petite amie ou à une fille avec qui on veut se pavaner. Elle, on se dépêche de la faire monter dans le véhicule. Parce qu'il n'est pas question de se montrer en compagnie de Rose-Marguerite... au cas où d'autres gars ou d'autres filles les surprendraient avec elle. Son conte de fées à elle se poursuit donc dans la voiture : soit sur la banquette arrière, parfois sur celle de devant, pendant que le gars roule en se faisant faire une gâterie. Et dans la voiture, le temps a l'air très précieux, pas de perte de temps. Ses seins sont toujours les premiers attaqués. La cible facile. La braguette se déboutonne et le sexe se dresse fièrement, l'orgueil masculin sur lequel elle abandonnera son rouge à lèvres rose ainsi que sa dignité.

Puis, pour le reste, c'est merci beaucoup bonsoir. On l'abandonne sur place, sans l'inviter à terminer la fête chez des amis, sans l'inviter au resto manger la poutine de fin de soirée avant de rentrer se coucher.

Elle, c'est la douche, pour se décrotter un peu des jets de sperme dans les cheveux, le sexe et les fesses. Nettoyer le rimmel qui a coulé. Se laver du liquide séminal qui s'écoule de ses orifices par la force gravitationnelle jusque sur ses cuisses et ses jambes. Peut-être qu'un jour un gars se glissera avec elle sous la douche, la plaquera contre le mur pour lui enlever son rouge à lèvres rose et prendra le temps de lui frotter le dos. Pas de lui dire qu'elle est belle, car ça.... Elle sait... elle espère qu'un jour, un des gars ne la laissera plus prendre sa douche seule.

MENTION HONORABLE (1)

DE MA FENÊTRE

NOËLLA DESCHÊNES, QUÉBEC

La mer rugit. La mer roule et déroule ses vagues, étale sa puissance aux pieds des marcheurs. Se doutent-ils de sa fureur? Savent-ils de quoi elle est capable? De quel côté viendra le naufrage?

Comme un tableau impressionniste, la brume recouvre les arbres et les collines, glisse sur l'eau et sur les souvenirs troubles qui tanguent. Plantée à une centaine de pieds de l'océan, une maison veille. Elle veille sur cette enfant-là.

Mirlande, c'est ainsi qu'elle s'appelle, a été conçue lors d'un voyage en Irlande. Ses parents l'entourent comme les deux coquilles d'une huître protégeant sa perle. Quelque part, le ciel de la fillette est autre. Avec le temps qui passe, dans ses yeux bleus aux iris éteints, l'enfant dévoile de plus en plus la part de son univers désertique.

Parfois, quand l'été se fait beau, la petite chante, dans une langue inconnue de tous, mais trop souvent elle crie. Mirlande ne connaît pas les mots, elle habite ses silences. Quelquefois, elle reste là sans bouger pendant des heures. Puis, ses doigts longs et fins voltigent dans le vide. Derrière la fenêtre, malgré la beauté du jardin fleuri, quelqu'un porte la détresse de ce qu'il voit, celle qui dévore la famille, prisonnière d'une chorégraphie des gestes enfouis. Certains jours, ce passé demande la parole. Alors tous s'éloignent de peur d'être emportés trop loin pour reprendre pied, noyés dans des angoisses sans fond.

Mirlande nous regarde la regarder à la dérobée. Elle semble savoir que nous l'observons derrière le rideau de dentelle, que nous guettons ses pas maladroits, ses gestes inutiles. Quelle force émouvante ses petites épaules devront déployer pour s'arrimer à

ce monde. Ce monde frivole, cruel, qui n'aura de cesse de la rejeter; il n'est pas fait pour elle.

Une longue tresse rousse suit la courbe de son dos vers le creux des reins. La petite aime tourbillonner et faire danser les volants de sa robe. On dirait un coquelicot. Quel âge peut-elle avoir? Six ans peut-être. À quoi pense-t-elle? De quoi sont faites ses pensées?

Poupée de sable et de vent. Sur son front, aucune vague ne vient se briser. Elle ressemble à un oiseau, si minuscule que ses ailes trop fragiles pourraient se casser sous le vent venu de la mer. De son index, elle nous fait un signe comme si elle manipulait une marionnette. Aucune réponse ne viendra de nous, préférant nous perdre ailleurs, comme si dans cet ailleurs elle n'habitait pas et que la souffrance faisait place à la lumière. Comment nommer la peur de cette enfant-là qui nous paralyse tant?

Les jours s'avalent les uns après les autres sans que leurs grondements soient entendus. La dérive guette. Lors d'une marée à son jusant, le père quittera la maison familiale, incapable de voir sa fillette, tant aimée, aussi mal emballée. À l'heure où la nuit se retire en douce, où les mouettes survolent la plage, il partira une valise à la main. Peut-être gardera-t-il un fond de remords accroché à ses semelles. Inconsolable, la mère cherchera dans le sel de ses larmes ses propres failles. Une solitude la recouvrira de plus en plus comme une peau qui rétrécit. Immuable, de jour en jour, Mirlande habitera son théâtre où personne n'aura accès.

Un matin, la petite va traverser la dune. Elle ne va pas s'attarder aux coquillages que la mer a rejetés pendant le flot de la marée. Elle ne va pas se retourner vers la maison qui veille comme elle le faisait toujours. Poursuivant les bécasseaux sur le sable, Mirlande va entrer dans la mer sous un soleil voilé sans que personne n'assiste à cet adieu.

MENTION HONORABLE (2)

JEAN VIT *LOWNEY*, SUR LA BUTE DE NEIGE – MAIS
COMMENT SUCER PAPA SANS PERDRE NOS DOIGTS?

GABRIELLE SIMARD, CHICOUTIMI

Jean,

Michel-Ange, c'est un gros *silkworm* inutile.

Je l'ai dit à papa.

« J'en veux pas de sa botte gauche. »

Nu-pieds à demi, Jean pleure son pied nu. J'en crache déjà un noyau et le fou d'à côté mange des *Lowney*. J'ai le bout des doigts en éjaculation de suc en cerise. Mais j'envie, et je joue un demi-pied dans la neige à côté du fou qui mange les cerises parâtres au marasquin.

C'est pas un jeu.

Mais Jean mange les cerises de papa – manger des *Bounty* serait comme lui sucer les doigts. Et j'envie, bouche ouverte, l'évergorgement des mains de papa. La noix de coco dégorge la cerise. La narine du fou d'à côté frissonne – tranquille.

Papa,

On s'amuse pas avec deux trous rouges au côté droit.

La grenouille a crevé.

L'albatros s'est noyé.

Et déjà, j'ai mangé mes doigts.

« Un grand pouvoir implique de grandes responsabilités. » Si Jean porte des couches-culottes *Spider-Man*, c'est parce que David lance des pierres et qu'avec le bruit des pierres, il fait tomber Goliath dedans. « Le fou d'à côté est un *lonely guy*. » Et son pénis

est un *lonely guy*. Il coule sur ses jambes et éjacule des pierres en demi-pied rythmique.

Et cent *Lowney* dans ma botte, je patauge dans mon suc, potage de cerises. J'essaie à contremesure, mais les pieds m'empêtrent. Je pense, une peinture à numéro d'une grenouille aussi grosse qu'un bœuf, mais Jean répand dans sa couche. *Spider-Man* se mouille et l'odeur pénètre mes paupières. C'est la foi ou c'est Jean qui pleure son sexe. Papa a un pied de haut sur la butte de neige et j'en suce ses *Bounty*.

De la noix de coco s'imprègne dans l'abandon ventral, avec du *Nescafé* dans l'haleine. « Tout sort du café, c'est le creux dans la tasse. » Mais *Spider-Man* se mouille — *your friendly neighbourhood Spider-Man*. Jean veut boire du café comme papa, mais le *Nescafé* rend ses cuisses toutes moites.

Lowney : j'en jouis le marasquin dans les mains de *Spider-Man*. *Bounty* : les doigts de papa têtent nos bouches et fondent en pied la demi-butte de neige. *Spider-Man* : papa se peinture, le bison dans son destin, c'est une peinture à numéro paternelle à gorge de *Nescafé*.

Mais Jean pisse et coule la butte de neige.

J'ai pris sa botte gauche, demi-botte à mon pied.

Des *Lowney* s'écrasent entre mes orteils et des *Bounty* caressent ma paume de pied. Et mon pied sue du *Nescafé* comme pour dégorger le fou d'à côté, mieux gorger sa botte gauche, s'égorger des mains de papa.

Et si mes orteils se replient, c'est parce que les bouts de mes doigts sont déjà bleu ciel. *A soft place to land*. J'attends que ça tombe.

Papa sert fort.

Spider-Man se mouille — j'en fais tomber mon *lonely guy*, et Jean fait couler le sien. J'ai un demi-pied de neige qui coule dans ma gorge et de la pisse qui s'écoule sur mes jambes, comme un jet pissé dans sa botte gauche.

Viva la vida.

Papa se doigte autour de mon cou et j'en pisse du suc. Papa n'a pas laissé pousser ses ongles pendant quinze jours. Mais j'halète, et la texture de son râle me presse dans sa peinture à numéros en pied rythmique et de pierres éjaculées.

I know Saint Peter won't call my name.

Tous mes héros se fatiguent, et si j'en viens à sucer Jean : « Bin *fuck you* Peter Parker. »



TEXTES RETENUS
QUATRE LIGNES



1608-1960

FRANÇOIS-BERNARD TREMBLAY, ALMA

La lune a valsé en respectant les temps 1-2-3/4-5-6

Les temps où l'on se fréquentait

En se faisant du pied en se faisant de l'œil

En demandant la main

6 DÉCEMBRE

JENNIFER V. MOORE, TRÉCESSON

- « JE CRIE! » entre mes doigts.

contre les violences ordinaires
dans l'indifférence idéale. Encore.

Alors, j'écris : [bis]

ASILE DE NUIT

KAROLANNE PRÉMONT, CHICOUTIMI

La courbe d'une joue qui creuse l'oreiller

Un rêve posé au chevet de mes nuits

Je serai alanguie dans une poignée de souffles

Escorté des cernes sous la couette défraîchie

AU MUSÉE

HÉLÈNE MASSÉ, SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU

Le tableau est là devant moi et je n'y comprends rien
Tu me dis regarde au-delà de tous ces bleus
Je me laisse envahir par la douceur des lianes qui m'entourent
J'entre dans un monde féérique où la beauté s'exprime par
l'émotion

AU-DESSUS DU MIROIR

LOUIS BOUCHER, MONTRÉAL

Au-dessus du miroir lisse d'un lac,
Dans le ciel vespéral diamanté,
La lune opaline luit, belle et pure
Comme dans une estampe d'Hiroshige...

AUTOMNE

ELSA MOULIN, ALMA

Les feuilles ne craquent plus
sous mes pieds.
Elles font juste
chouin chouin

BLANC DE DÉPART
DIANE GÉLINAS, LÉVIS

... puis avec cette épée de Damoclès tel un pendule
tu as hypnotisé les mots dans ma bouche bée
langue sèche et poids du silence sur la scène d'une nature
morte
mâchoire décrochée et rideau tombé sur un blanc de départ...

CLICHÉ UKRAINIEN
MARTIN DUVAL, CHICOUTIMI

Capter l'époque sur la pellicule
Encapsuler la souffrance, magnifier les larmes
Mettre une sourdine aux cris, leur faire écho
Et cueillir la vie dans l'amas de corps

CONFINEMENT
STÉPHANIE TÊTREULT, JONQUIÈRE

Bruine sur la vitre irisée
Poignées aseptisées
Pyjama fripé
Mes pas perdus dans cinquante mètres carrés

DANSE ENJOUÉE

CHRYSTEL LYNA BOUCHARD, SAINT-NAZAIRE

Comme on le ferait d'un jouet, la musique s'empare de moi. Je suis heureux, je suis gai, je suis content, je suis joyeux. Les gens autour ne le sont pas. Ils me regardent étrangement, ils n'aiment pas ma danse. Pourtant je bouge et tant que ces sons si mélodieux ne s'arrêteront pas, je vais continuer. Que j'aime entendre les souffrances des autres!

DÉCALAGE HORAIRE

FÉLIX CÔTÉ, DOLBEAU-MISTASSINI

Salut maman,

Je me sens vraiment seul.

Quand tu vas te réveiller, rappelle-moi.

Et, si t'es capable, envoie-moi des arômes de tarte aux bleuets par la poste.

DESIDERATA

MAYANE, QUÉBEC

Des cerfs-volants dans le ciel

Au lieu de bombes qui tombent

Des fleurs qui s'épanouissent

Au lieu de mines qui détruisent

DOIS-JE REDIRE?

RICHARD MARTEL, CHICOUTIMI

Les sphères, les planètes... Laisse faire les plats nets
Vis la joie de voir cette immensité... Villageois, de voir cette
immense cité
Nous dévoiler l'essentiel bleu... Nous dévoile et, le sens ciel
bleu
Et le système solaire de ces univers cités... Et les six thèmes
scolaires de ces universités
Nous démontrerons que rien n'est terre minée

ÉCRANS DE FUMÉE

JANICK LABERGE, BEAUPRÉ

L'évanouissement de nos idées calcinées d'amertume
n'épargnera pas la défaillance de nos sociétés-écrans. Je noie les
tourbillons vertigineux de mon âme brûlante, prisonnière de
mon ivresse jusqu'à la lie. Ô frissons que j'ai au bord du
précipice de ma déchéance, tirez-moi de l'abîme du monde vers
l'immensité des cieux.

EN FILIGRANE DU GESTE

NATHALIE RONDEAU, SAINT-CHARLES-BORROMÉE

En filigrane du geste
Le charme paraît soudain
Le souffle répare la mort
Que personne ne connaît

HALTE
YVAN GIGUÈRE, SAGUENAY

Viens, viens, viens,
Approche-toi ici
Humer l'offrande légère
De mes effluves.
Et ton corps
Et mon corps
Et nos âmes si chaudes.
Viens, viens, viens,
Toucher ce sentiment de peau
Frissonne-toi dans mon être.

IM/POSTURE
ROXANNE LABRECQUE, CHICOUTIMI

Tu es le champ d'un cri
Qui s'écrie
Mais qui ne s'écrit pas
Ton mémoire

JE SUIS
JOHANNE BOLDUC, SAINT-FÉLIX D'OTIS

Je suis une fleur, sans couleur et sans odeur,
Transparente et fragile comme le verre,
Aux pétales aussi effilés qu'une aiguille,
Je suis une fleur... de givre

JE SUIS MORT
NOËL LAFLAMME, MONTRÉAL

Je suis mort. Quelque part en la campagne adrienirlandoise. Oui-da, tel Empédocle sa sandale dessus les bords sulfureux de l'Etna grondeur, mes bottes et mes guêtres j'ai laissés. Je n'y vois goutte ici-dedans. Mes viscères délicats sont à demi rongés par les dents acérées de la grand-mère Entropie... Serais-je coincé dedans le passage exigu d'une profonde caverne platonicienne ousque la clarté du soleil... oncques ne se répard?

LA NOYADE DU GÉNITEUR
LAURIE LAVOIE-BOUDREAU, DOLBEAU-MISTASSINI

Papa du matin qui flotte sur un fleuve de déni, sur un flot de mirages perfides.
Père de l'après-midi qui s'abîme au compte-gouttes jusqu'à la sécheresse de l'esprit.
Paternel du soir qui inonde à en drainer les sobres barrages, à y déverser un vide déjà trop plein.
Géniteur englouti qui se noie de regrets fermentés, gorgée par gorgée.

L'AMOUR EST SI FRAGILE
MARIO CÔTÉ, SALABERRY-DE-VALLEYFIELD

L'amour est si fragile, tel un morceau d'argile
Dans sa cadence, il se transforme en un tourbillon créant une vague d'émotions
Aussi pure que l'eau de source, aussi beau qu'un lever du soleil
Parfois, il s'affaiblit et perd son souffle, ou bien il nous émerveille par son éveil

L'EXISTENCE

CATHERINE BOIVIN, CHICOUTIMI

Il y a comme une virgule
Dans le ciel ce matin;
Entre le rose et le bleu,
Elle fond... lentement.

L'INDÉSIRABLE

EMY BOIVIN, LAC KÉNOGAMI

Je ne suis qu'une pauvre créature sans défense face à cet enfer d'aluminium exigü et infranchissable. La liberté, à laquelle j'ai goûté autrefois, est à portée de mains. Jadis, j'ai pu me promener à travers des paysages grandioses dignes des toiles de Van Gogh. Ces souvenirs resteront gravés, car ces mots ont sonné : « Jaqueline, il y a encore un taon entre la moustiquaire et la fenêtre. »

MODE D'EMPLOI

CATHERINE CORMIER, STRATFORD

Du ciel dans les yeux
du vide sous les doigts

comment ça marche?
(si je t'aime)

MON FRANÇAIS À MOI
OLIVIER LACALMONTIE, MONTRÉAL

Mon français à moi ne fait point fi de vocabulaire.
Il exhale autant la langue de Molière que les tounes de Félix
Leclerc.
Il respire autant les poèmes de Gilles Vigneault que la parlure
de Momo.
Compris ou dois-je te le traduire en argot?

P (L) EINE CONSCIENCE
FÉLIX TANGUAY, LÉVIS

Pluie, rivière et océan,
nous vivons dans le béant.

Notre passagère animation
pleure le néant de tous les noms.

PAGE BLANCHE
VIRGINIE HOULE, JONQUIÈRE

Cette page était blanche. Blanche comme neige elle n'est plus,
parce que mes maux y deviennent des mots. Je suis seule devant
cette page, qui est la seule issue possible. Dans mon esprit le vide
insondable peut se vider, se coucher sur le papier. Dessiner mes
émotions permet de les visualiser et de les affronter. La page
blanche me sauve.

PAR QUATRE OREILLES
SYLVIE GENDRON, CHICOUTIMI

Une indépendante d'oreilles
Se pend par les oreilles
Les oreilles pendantes cependant
Et pendant ce temps, elle arbore tout un pendant d'oreilles
Elle perce

PARTAGE DES EAUX
MONIQUE PAGÉ, MONT-SAINT-HILAIRE

tes lèvres frémissent
l'aube relève ses voiles

un premier mot navigue entre nous : bonjour
nous remontons les heures

PENSÉES D'UN BAMBOCHARD
JOEY BOVIN-DESMEULES, CHICOUTIMI

Ma mère yeute les rabais en rafale
Je pense à ces fraises en liquidation
Je pense à ceux qui ne pensent pas
Je pense à ton odeur matinale

RÉGIME SEIGNEURIAL
JEAN-MICHEL CLAVEAU, CHICOUTIMI

À l'école,
Comme dans la vie,
Les porcs sont seigneurs
Et les serfs leurs parquets pour s'essuyer les pattes pleines de
bouses.

TÊTE ABSENTE, TÊTE À OFF...
FRANCINE MINGUEZ, MONTRÉAL

Tête absente, tête à *off*, tu habites une maison de feuillages
avec des murs en imitation de vie et en déclin d'aluminium;
près de la rivière immobile et presque plus rivière,
ton amnésique nom.

TOURBILLON
ARIANE BRISSON, SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU

un décompte vertigineux
commence
quand les enfants deviennent
une mesure du temps qui passe

UNE RIVIÈRE PARLE À CHAQUE SAISON
MARCEL GIGUÈRE, QUÉBEC

À l'automne, c'est en voyant son dessus qu'on peut deviner la cohérence des fonds de son lit.

L'hiver, elle chante presque en silence quand on lui marche sur les eaux.

Au printemps, calme ou vive, elle nous image la météo de la veille.

À l'été, elle miroite le lever du soleil malgré la limpidité de sa transparence.



TROISIÈME PRIX
VOLET IMAGE





Mayane, Sur un toit au crépuscule

TEXTES RETENUS
TROIS PAGES

ANDREÏ

CLAIRE GAGNON, CHICOUTIMI

Ton pays est aussi froid que le mien. À peine l'été terminé que déjà nos forces diminuent. Nous entrons dans une sorte de congélation temporelle. Même lorsque j'ai chaud, je pense au froid. J'imagine ce jour où la glace me fera tomber et que je déclinerai tous les noms des saints de la Bible pour dire mon irritation de ce froid qui m'empêche d'avancer. Pourtant, la blancheur des jours m'enchant, m'inspire mes plus folles nuits d'amour, à tout le moins celles que j'ai connues, les prochaines étant encore incertaines. L'ordre des choses est bousculé, mon quotidien dérangé par la tempête. J'aime me fondre dans cette blanche saison.

Voici ma proposition. Que dirais-tu de venir manger chez moi? Je te préparerai un bon repas chaud de mon pays : une tourtière, celle de ma mère. Tu ne pourras résister. Fais pour les gros estomacs, elle charmera l'étranger, celui venu prendre le pouls de mon pays. Tu acceptes? Je t'attends à 17 h. Ici on mange tôt pour digérer la nourriture lourde, celle qui remplit, qui donne une sensation de trop plein. Le dessert sera léger, je te promets. Après, tu pourras me parler de toi, me lire des textes inédits, ceux que tu gardes en secret, et l'on pourra s'esbigner, s'enfuir au-delà des mots. Tu me parleras aussi de ton pays que j'aimerais tant visiter. Bordel que la vie est belle!

Jamais je n'aurais pensé que tu me lises, encore moins que tu acceptes mon invitation. M'enfin, il faut bien se laisser aller de temps en temps, ne pas rester trop coincé dans son enveloppe. J'ai peine à imaginer comment se déroulera notre rencontre. Depuis que je sais que tu viendras, j'ai fait une liste de tout ce qu'il me faut : patates coupées en morceaux, viandes de bœuf, porc et veau coupées en cubes et un bouillon de bœuf pour faire macérer le tout pendant plusieurs heures voire toute une nuit. Après, je mettrai tout ça dans une bonne pâte faite maison.

Les arômes circulent, s'abandonnent dans l'espace clos de mon appartement, celui assiégé par la pensée de ta présence à ma table. Ma mère dirait : « je suis fière de toi ma fille », j'adorais ma mère, tu sais. Mais non, voyons, tu ne peux pas savoir. Je te dirai à quel point c'était une femme merveilleuse. Je ne dois pas me laisser envahir par le doute, car je vais tout rater. Pour bien dorer la pâte, il faut la cuire doucement. Six heures plus tard, la croûte se forme laissant apparaître l'ivresse, celle d'un scellant fumant. Une chaleur odorante occupe alors toute la place. J'ai hâte que tu sois là, mais la crainte d'une déception plane sans que je sache pourquoi. Tu n'as peut-être jamais mangé ce genre de nourriture. C'est certain puisque tu n'es jamais venu ici. J'espère que la cuisine de mon Saguenay natal te charmera et que tu n'auras pas de problème de digestion. Tu ne pourras résister à mes coutumes, à ma culture, à la chaleur des gens d'ici. Il y a longtemps que je pensais t'inviter, mais je trouvais mon idée tellement folle, tellement déraisonnable, tellement irréaliste. C'est une amie qui m'a dit « *t'es pas game de l'inviter?* ». Fallait pas me mettre au défi.

Parti de ta Sibérie natale, tu auras fait toute cette route rien que pour moi. Quand je regarde des images de ton pays, je vois un pont qui enjambe un fleuve nommé Amour, un nom magique, évocateur qui fait partie du bassin de l'Ob. Ici aussi, il y a un pont qui enjambe la rivière Saguenay où j'habite et où on peut admirer le fjord. Je me dis alors que tu ne pourras résister aux charmes de l'endroit. Jadis, le Saguenay était navigué par les Amérindiens, ces peuples que l'on a tenté d'éradiquer, mais qui sont plus forts que l'histoire. Dans ton pays aussi il y a des peuples autochtones oubliés qui ont survécu. Tu dois te dire : elle est cinglée, celle-là, mais je suis une grande rêveuse. Je comprends ton désarroi, ton envie de connaître, de savoir. Il y a une bonne étoile puisque tu seras bientôt là. Je serai à la hauteur, pour toi Andreï. Je cours à droite et à gauche pour être fin prête lorsque tu seras là.

J'allume la télé. J'apprends alors, au bulletin de nouvelles, qu'un avion, parti de ton pays, a dû se poser d'urgence en Suisse : un détraqué, armé, a semé l'émoi à bord du vol

d'AirSibérie/102 en direction de Paris. J'avais calculé deux jours pour ta venue. J'ose à peine croire ce que j'entends. J'ai acheté tout ce qu'il faut pour préparer mon repas, sachant qu'une fois au fourneau, ma pensée serait ailleurs. Je n'en reviens pas, que s'est-il passé? Je me dis que je regarde un mauvais film de série noire, de catégorie B, car on vient d'annoncer qu'à bord du vol se trouve un grand écrivain. Il ne peut s'agir que de toi. Qui d'autre est aussi connu en Sibérie, écrivain académicien qui écrit des romans lus à travers le monde? Je croque mes ongles dans une ardeur peu commune. On annonce que le forcené demande asile au Canada. Pourquoi cet homme veut-il venir vivre dans mon pays? Personne n'entre ici de cette façon. Est-ce que cet homme sait qu'à cause de lui, notre rencontre est en péril? Le téléphone s'agite, j'en fais autant. Le préposé à l'Ambassade me confirme que tu es bien à bord du vol AirSibérie/102, des informations me concernant étaient inscrites dans ton carnet. On précise que tu ne pourras être là comme prévu. Après avoir rattaché, je ne sais quoi faire. Tout a été planifié, organisé, soigneusement préparé, la tourtière n'attend que toi. Dehors, il neige. J'éteins le four pour ne pas que la pâte noircisse trop. La croûte est parfaite, mieux encore que les autres fois. Je suis sous le choc, anxieuse de savoir ce qui va t'arriver. Il me vient soudain une idée étrange.

Pas très loin d'où j'habite, il y a une belle petite église. Je décide de m'y rendre. Peut-être ton Jésus m'entendra. J'enfile ma tuque, mon manteau matelassé, mes bottes et mes mitaines. En moins de quinze minutes, j'arrive à l'église. Assise sur un banc, prisonnière de mes pensées, je regarde autour, car je ne sais pas, je ne sais plus comment prier, ça fait déjà un bon moment que je me suis retirée de la prière. Je ne crois en rien, sauf en mon instinct, alors je lui fais confiance. Réussirai-je à convaincre ton Dieu, à le rallier à mes envies? Pendant un moment, je m'agenouille, joins mes mains, baisse la tête et me recueille, implorant cet Être bizarre dont on nous a tant parlé quand j'étais petite, Celui en qui l'on devait croire coûte que coûte. Soudain, je me sens interpellée, sans savoir par qui. Je me lève, sors du banc, jette un dernier regard devant, marche dans l'allée et quitte la place. Avant de sortir, je jette un regard vers une icône de la Vierge qui semble me reconnaître. Un bref moment, je

m'arrête et la fixe droit dans les yeux. Finalement, je sors avant que la peur ne m'envahisse ou qu'on vienne m'arrêter parce que mon air étrange, un peu louche pourrait compromettre notre rencontre.

CATHERINE NE DORT PLUS DEPUIS QU'ELLE L'AIME
CATHERINE CORMIER, STRATFORD

J'ai développé une technique pour que ma respiration soit invisible. Ne pas froncer les sourcils, garder la mâchoire et les lèvres détendues. Fixer l'intérieur de mes paupières. C'est quand j'ai compris qu'il n'en avait rien à faire de mes insomnies que j'ai réalisé à quel point je me donnais du mal pour rien. La seule personne éveillée à 2 h 13, c'est moi. Toutes les nuits.

Pour passer le temps, je compte. Les moutons, le nombre de fois dans une journée où j'ai laissé le dernier mot à Camille. Les cafés que je vais devoir boire pour survivre au lendemain matin, les coupes de vin de la veille qui ne servent visiblement pas de somnifères naturels. Compter les fissures dans les moulures du plafond en plissant fort les yeux, compter le nombre d'expirations qu'il peut faire avant de lâcher un début de ronflement, de s'étouffer dedans, et de se rendormir en silence pour de vrai, après. Je rejoue des scènes de films dans ma tête comme si j'étais au cinéma en pleine nuit, relis mentalement mes chapitres préférés. J'invente des recettes pour mes lunchs de la semaine, repasse d'avance sur ma *to-do list* pour mettre un peu d'organisation dans mon insomnie. Ce serait mentir de dire que je n'ai pas eu envie à plusieurs reprises d'ouvrir mon téléphone, ou d'aller chercher un livre et une lampe de poche. Mais ça l'aurait sûrement réveillé, et il ne faut surtout pas qu'il se réveille. Le bruit des pages, la lumière bleue sur mon écran, un son au volume mal calibré sur Instagram, j'aurais vite brûlé ma couverture.

Parallèlement, à la seconde où il arrête de respirer un peu trop longtemps, je n'hésite pas à lui pincer la peau du bras pour voir s'il va reprendre son souffle, s'il va grogner dans son sommeil.

J'ai jamais aimé personne avant lui.

J'ai essayé, énormément. D'aimer des gens. Mes parents, même quand eux ne s'aimaient plus du tout. Ma tante, Annie, celle qu'on ne voyait jamais, mais dont tout le monde parlait à Noël. Son divorce, ses dettes, son petit appart crade, les enfants des

autres de qui elle s'occupait au lieu d'en avoir à elle. Tous ceux qui m'ont donné de l'attention au secondaire, au cégep. J'arrêtais pas d'essayer de les aimer même s'ils regardaient ailleurs, partaient ailleurs, aimaient ailleurs. Pour eux je me suis modulée, j'ai tout changé, amélioré. Je voulais qu'ils aient de quoi m'aimer. C'était plus facile de dormir dans ce temps-là. Il n'y avait pas de cauchemars où je tombais, tombais, tombais sans jamais atteindre le sol. J'entendais tous les sons décuplés dès que je posais la tête sur l'oreiller. *Avant*. Le silence est le bruit le plus aliénant d'entre tous.

Mais lui. Lui qui arrive avec ses envies de facilité. Ça n'a jamais été aussi difficile d'être moi que face à quelqu'un qui n'attendait que ça. Lui, qui a tort d'aimer une coquille vide. Quand il me regarde, il est vrai dans ses yeux. Vrai dans ses mots. Plein. Il me fait sonner creux.

J'ai pensé arrêter de l'aimer. Si j'ai été capable de commencer, je devrais bien être capable de finir.

Je pourrais le mettre à la porte de l'appartement, profiter de mes nuits blanches pour faire ses valises, vider de lui chaque placard et chaque tiroir. J'ai planifié des dizaines de fois d'être celle qui s'en va, d'avoir le contrôle sur la fin. Acheter un billet d'avion, crisser mon camp à l'autre bout du monde pour qu'il se réveille dans un lit vide à la place d'une personne vide le lendemain matin.

J'aurais aussi pu lui briser le cœur et le tromper avec son meilleur ami, ou son frère. Coucher avec les deux pour ne pas prendre la chance qu'il me pardonne. C'est tellement un bon gars que, par loyauté, ni son meilleur ami ni son frère ne coucheraient avec moi. Tellement un bon gars qu'il ne me laisserait jamais à cause de ça non plus. La dernière solution serait d'empoisonner son café, mais je ne connais absolument rien au poison. Je pars de loin.

À la place, je panique. J'ai commencé à faire des crises d'angoisse sorties de nulle part quand on vient se coucher. Ça commence doucement, juste un petit serrement de gorge qui se dissipe lorsque mes orteils se posent sur son mollet et que sa peau est plus chaude que la mienne. J'ai joué avec mes limites à imaginer

le pire juste pour arrêter d'y penser. Mon cœur commençait à battre vite dans mes tempes, pressait sur ma cage thoracique. Je sentais des aiguilles imaginaires se planter dans la paume de mes mains. La vérité, c'est que j'ai peur qu'il fasse une crise cardiaque dans son sommeil. Peur qu'il manque d'air, qu'un caillot au cerveau finisse le travail. Peur de voir des signes partout, peur d'écouter la télé, que le personnage principal crève et que je le prenne comme un avertissement divin. Il n'y a pas de coïncidences quand on aime quelqu'un pour de vrai, pour la première fois.

Je pleure tellement souvent quand il dort. Je lui chuchote à l'oreille que je l'aime. Je lui promets des tas de choses, à commencer par ne jamais le tromper avec son frère, ni son meilleur ami. Ne pas empoisonner son café. Ne pas partir. Ne pas être vide. J'aime qu'il me laisse le haïr de m'aimer. J'aime qu'il respire encore. Mon jeu préféré, c'est d'essayer de deviner quelle version de moi lui plairait le plus. Quelles pièces de puzzle ne lui feraient pas réaliser que je reflète toujours la personne devant moi. Parfois par envie et jalousie, parfois par amusement, par défi. Par fascination.

Il ne respire plus; comment ça, il ne respire plus? Et quand il expire, j'expire moi aussi.

Faut pas qu'il meure.

Demain, je lui ferai son café, sans poison. Je prendrai le temps de l'embrasser une seconde de plus, je le regarderai dans les yeux aussi longtemps qu'il le faudra. Et je lui dirai que je vais tout faire pour apprendre à baisser mes barrières, à le laisser voir la vraie moi. *Menteuse*.

Je veux juste savoir ce que ça fait, d'être quelqu'un de bien. J'ai jamais joué ce rôle-là.

CHRYSALIDE

JOHANNE BOLDOC, SAINT-FÉLIX D'OTIS

L'enfant naît avec toute sa candeur
Sans ailes, mais déjà avec sa couleur
Fusionnant avec un corps en transformation
Grâce auquel il apprendra mouvement et respiration
Connaitra douceur, bonheur, douleur et pleurs

Il apprendra à toucher l'autre
Par le regard ou par les mots
Voltigeant à travers les méandres de la vie
Comme on vogue sur les flots
Absorbant tout comme une éponge
Telle l'encre par le papier
À la merci du monde
En attente de devenir et de liberté

Composante de l'univers
Comme la lune et le flocon
Le trou noir et le boson
Fusion de l'infiniment grand et du petit
Mais fort de sa génétique humaine
En atout
Cet être qui marquera l'histoire à sa façon
On ne sait jusqu'où

Méandres du destin, ligne de vie
Jeux de hasard par le milieu hérité,
Ou gain à la loterie de la vie
Devenu adulte, par tous les aléas, façonné
Influencé par ses proches, son milieu et autrui
Coloré par tout ce qu'on lui aura enseigné
Imprégné par ses valeurs, ses convictions
La culture ou peut-être la religion
Soumis parfois à la pauvreté ou à la maladie
À l'environnement, à la guerre aussi
Se nourrira d'espoir et de poésie

La vie s'imprègne sur chaque être comme on peint une toile
Lors de cet apprentissage, qu'aura-t-on appris?
Amour, respect, ouverture, pardon
Acceptation de l'autre et intégration
Un monde imaginaire, penserait-on

Avec l'âge devenu, le corps chiffonné
Et le temps échu
Au bout du compte, l'âme s'en retournera seule
Sans artifice et nue

La marque de son passage laissé,
Dans la mémoire vivante,
Par les souvenirs gardés
Et les gènes partagés
L'amour à l'infini,
Miracle accompli,
Souffle d'énergie
Et voilà que recommence le cycle de la vie.

DE LA PETITE CONVERSATION
CLAUDINE PAQUET, QUÉBEC

En dégustant l'apéro sur la terrasse de mon condo, j'écoute Simone me raconter sa vie. Je la secouerais juste un peu et des milliers de larmes éclabousseraient son personnage. Elle a beau prononcer de jolies paroles et maquiller son existence pour la rendre plus attrayante, je n'y crois plus. Même si elle s'éreinte à faire passer la lumière par les petits trous de ses phrases, moi, je ne discerne plus de soleil dans ses propos.

Elle et moi sommes complices depuis nos vingt ans. On nous répète : Simone et Ariane, deux oiseaux inséparables. Et pourtant, nos dernières rencontres ne témoignent plus de cette franche amitié qui nous unissait. J'ignore si ce sont les encombres de la vie qui nous bousculent, mais quelque chose s'est brouillé entre elle et moi. Des grains de sable font grincer nos conversations.

Entre les paroles positives de Simone qui semblent tirées de la psycho-pop « Un jour à la fois », « Lâcher prise », j'en place quelques-unes plus tièdes pour la faire descendre de sa bulle d'euphorie, mais c'est raté. Elle me répète l'importance de la gratitude et le pouvoir du moment présent. Puis, la voilà qui détaille la nouvelle teinte des murs de son salon, l'éventuel aménagement de sa cour arrière et, pire, la renommée de son mari dont elle n'est plus amoureuse depuis des lunes. Lors de notre dernière discussion, elle se questionnait sérieusement sur la survie de son couple. Alors, aujourd'hui, pourquoi garde-t-elle cadencée la vraie couleur de ses sentiments? Est-ce pour préserver le peu d'espoir qu'il lui reste?

Lorsqu'elle rit, ce ne sont pas de véritables éclats de joie qui jaillissent d'entre ses lèvres, mais de ridicules exclamations de fillette excitée. J'ai l'impression qu'elle fait entrer de force des pensées positives dans sa tête. Badiner pour ne pas pleurer.

Auparavant, malgré nos quotidiens très différents, nous invitions les rires et les larmes à notre table. Tout y passait : son mariage souffreteux, mes liaisons éphémères; ses enfants-soucis, ma grande solitude; son travail incertain de journaliste, ma

carrière étourdissante d'agente d'artistes. Ensemble, nous partagions tout : chagrins fugaces, joies soudaines, bouffées de colère et soirées d'ivresse. Au cœur de notre amitié régnait la franchise, qu'elle soit mielleuse ou crue. Nous gardions le cap sur les vraies choses.

Aujourd'hui, les ficelles de la transparence semblent rompues. Je perçois sa douleur parce qu'elle éveille la mienne, mais je suis incapable d'en parler. Le sac à dos de ma propre existence est lourd, lui aussi. Ma récente séparation et la mort de papa m'écorchent le cœur. J'aurais aimé décortiquer mes blessures avec Simone, mais elle n'a d'énergie que pour faire miroiter sa famille parfaite. Ça pleure en elle, ça hurle en moi, mais tout reste barricadé à l'intérieur. Deux cinquantenaires qui ne se donnent plus l'heure juste; comment en sommes-nous arrivées là?

Je dépose deux bols de salade thaïlandaise devant nous.

– Wow! Quelles belles couleurs dans notre assiette! Tu cuisines si bien, Ariane.

Simone énumère quelques nouvelles recettes concoctées durant les derniers mois. Je me concentre sur le goût aigre-doux du poulet et le croquant des noix d'acajou. Puis, elle pimente la conversation en faisant quelques sauts dans l'actualité.

On dirait que les années ont corseté nos paroles et ligoté nos émotions. Ce qui émerge de sa bouche se résume à des anecdotes superflues et à des discussions oiseuses. En ce moment, je crierais ma déception de la voir s'égarer et de constater que moi, je ne fais que suivre le cortège. En vérité, moi aussi, je sonne faux.

Une image me traverse soudainement l'esprit, alors que Simone poursuit son monologue. Je m'évade au bord de la mer avec elle, ma *best* depuis toujours. Bras dessus, bras dessous, nous déambulons sur la grève, l'infini à nos côtés. Seuls la musique des vagues et le souffle de l'océan ont droit de parole. La nature guide nos pas. Les sternes et les cormorans agrémentent notre promenade de quelques arabesques.

– Ça va, Ariane? T'as l'air fatigué.

– En effet. J’ai beaucoup de travail ces temps-ci.

Je mens moi aussi. Je crains la vérité, le coup de gueule à notre relation.

Et puis... Simone continue de parler fleuri, et moi, de ne rien dire. Au fond, nous ne sommes pas plus honnêtes l’une que l’autre. Je retiens mes ciels d’orage : elle camoufle ses tempêtes.

Plus les années passent, plus le temps rapetisse. Les heures deviennent minutes et sans crier gare, la vie ne se résumera plus qu’à un casseau de précieuses secondes. Moi, je veux remplir mes jours de profondeur, de beauté et d’instant magiques. Je n’ai plus la patience de l’inutile et des mots vides. Alors, si aujourd’hui, la communion avec Simone ne se produit pas, je vais, avec grand regret, mettre un point final à notre histoire. Peu à peu, je vais décliner ses invitations, trouver mille excuses pour reporter nos rendez-vous. Puis, comme cela arrive souvent dans la vie, un jour viendra où le large fossé entre nous deviendra infranchissable.

Au fond, je manque de sincérité pour lui signifier mon malaise. Je tairai cette rupture d’amitié, car Simone risque de s’effondrer, et moi, je n’aurai pas la force de la relever.

Sa dernière gorgée de latté avalée, mon amie inspire un bon coup, plante ses yeux marron dans les miens et pose sa main sur mon bras.

– Ariane, j’ai une grande nouvelle à t’annoncer. J’hésitais à t’en parler, mais l’heure est venue.

– Je t’écoute.

– J’ai peur de te faire de la peine. Le mois prochain, je... je pars vivre en Californie avec mon mari et mes enfants pour quelques années.

Stupéfaite, je reste coite. Son abatement de la dernière fois est-il vraiment disparu? Est-elle encore amoureuse? Est-ce que tout vient à passer dans la vie? Le malheur comme le bonheur? Est-ce moi qui ne sais plus décoder le vrai? Ai-je tout faux? Je ne sais plus, mais le moment est venu de prendre une pause et de recoller ses propres morceaux.

DOUCE MORT

MARIE-ÈVE LAROUCHE, ALMA

Le froid et l'humidité s'installaient doucement en laissant boueux les sentiers de la campagne. Le soleil, lui, combatif, se frayait un chemin jusqu'aux arbres sénescents. Il s'agirait-là d'une journée d'automne bien banale pour la terre des légendes, enfin possiblement pas.

Ce matin-là, le petit Muick était levé depuis quelque temps et son stratagème était presque prêt. Il allait la faire rejoindre le Philip dont elle parlait sans cesse et personne ne pourrait retracer le malfaiteur. Sa relation avec la vieille (ou Lizzie, comme ses petits-enfants la surnommaient) était loin d'être parfaite. Il détestait sa façon de tout décider : « Assieds-toi! Couche-toi! Tais-toi! » et sa manière de parler qui, selon lui, était beaucoup trop hautaine. Mais ce qu'il détestait par-dessus tout était ses habits unicolores qui étaient de très mauvais goût. En plus, il fallait absolument éviter de salir ces horreurs. Enfin, elle passait son temps à se plaindre en restant assise toute la journée.

Plusieurs mois s'étaient passés depuis qu'il avait réussi à lui blesser la main, il attendait donc cette journée avec une euphorie malsaine en espérant cette fois-ci en finir avec la vieille. Il avait d'abord prévu lui dérober sa précieuse canne. Naisement, Muick se disait qu'elle ne pourrait plus jamais marcher correctement et qu'elle finirait par tomber puis mourir.

Ainsi, dès 6 h, il entra dans la somptueuse chambre de la femme âgée et se dirigeait silencieusement vers la fameuse canne de châtaignier qui reposait sur le banc de velours capitonné. Furtivement, il attrapa le luxueux bâton et courut dehors lui rendre les derniers honneurs. « Un jeu d'enfant », se dit Muick.

Une fois le travail accompli, il s'empressa de rentrer afin qu'on ne le découvre pas sur les lieux du crime. Fier de son plan et couvert de boue, il fut dépité de découvrir la vieille debout et accompagnée de ce qui semblait visiblement être sa deuxième canne. Néanmoins, le petit malfaiteur n'avait pas dit son dernier mot : il allait littéralement la faire tomber.

Le plan était simple : il n'aurait qu'à attacher une corde aux deux extrémités de l'entrée supérieure des escaliers de marbre pour ensuite attirer l'ancêtre jusqu'à cet endroit afin qu'elle s'empêtre dans la corde.

La corde reposait sur l'imposante vanité. De tout son long, Muick tentait d'attraper le rouleau de corde, mais ses petites pattes ne lui permettaient pas de l'agripper. Sandy, sa petite sœur qui passait par là, l'interrompit dans sa quête et lui dit :

– Mais qu'est-ce que tu fais?

– J'essaie d'attraper ce rouleau de corde! Je pense que ça se voit, répondit Muick avec une pointe d'hostilité. Aide-moi et je te donnerai ma portion de canard de ce midi.

– C'est d'accord, en plus j'ai très faim! Mais fais attention en montant! Je ne voudrais pas que tu abîmes mon nouveau collier.

Ainsi, elle s'empressa de faire la courte échelle à son frère et ce dernier put enfin attraper le rouleau.

Il passa le reste de la matinée à mettre en place son plan. Il ne restait qu'à attirer l'ancêtre jusqu'à l'escalier : encore boueux, il sauta sur la robe de la vieille qui se détourna en hâte, tentant d'attraper Muick. Distracte, elle trébucha sur la corde.

Cet après-midi-là du jeudi 8 septembre, on entendait dans le château de Balmoral les borborygmes du ventre de Sandy et la presse anglaise annonçait la mort *douce* de la reine Elizabeth II.

EMPREINTE
EMMA LANCHAIS, CHICOUTIMI

Une après-midi des plus ordinaire,
Dans un jardin en zone pavillonnaire.
Quatre enfants s’amusent et jouent,
Dans les feuilles mortes et la boue.

Il m’a fait périr,
Par son regard et son désir.
Sa volonté m’a fait céder,
Et ce jour-là, il m’a brisée.

Le vent frais et l’odeur de terre humide.
Images de mon enfance candide.
La vie d’alors rêvée et inventée,
Nous ne savons rien de la réalité.

Oh innocente, qui cet après-midi fut changée,
Petite et frêle, émerveillée,
Pour qui le corps était inexistant.
À partir d’aujourd’hui, tout sera différent.

Voguant sur les hautes vagues d’une âme houleuse,
Dans les déserts et dans les tempêtes furieuses,
Toujours de l’avant, je me pense invincible.
Sans barrière, tout me semble alors accessible.

Cette journée s’achève,
Et dans le noir, un loup t’observe.
Plus légère de ton être volé.
Plus lourde d’une ombre imposée.

Ensemble, les autres enfants grandissent,
Face aux vagues, dans une entraide salvatrice.
De ce mouvement, rejetée et isolée,
Je me noie, seule et délaissée.

Tu t'endormiras ce soir, la première fois.
Ton corps et ton âme ont fait scission.
Tu as aujourd'hui pris une autre définition,
Tu ne seras plus l'enfant d'autrefois.

De ma solitude bienheureuse,
J'accepte l'invitation chaleureuse.
Enfin intégrée et considérée, c'est une distinction,
Avec timidité je m'avance vers cette bénédiction.

Sans te toucher, pourtant,
Tu sens sur ta peau la brûlure de son regard.
Une ombre insidieuse qui, t'observant,
Te noie dans son brouillard.

La cage se referme, le couteau apparaît.
Les clauses du contrat sont énoncées.
Le libre arbitre existe, il me faut faire un choix.
Mais alors je serais responsable de mon effroi.

L'ombre insidieuse saura se faire oublier.
Et longtemps tu ne lui accorderas aucune foi.
Mais un jour, comme tant d'autres avant toi,
Tu soulèveras le voile sur tout ce que tu as voulu cacher.

De mon intégrité physique ou mentale,
Je dois choisir laquelle sera épargnée.
La lame me parle d'une douleur suffocable,
J'obéis donc à sa volonté.

Un jour, tu creuseras dans la fange de ton esprit,
Poussée par la mélancolie d'une innocence perdue.
À la recherche de cette ombre qui t'a tout pris,
À la fois lourde et tenue, te rendant la vie ardue.

Puis ce moment arrive,
Où, honteuse, mon âme part à la dérive.
Et ma main traître dévoile mon corps,
Un à un, au sol, les derniers contreforts.

Dans sa tanière, le monstre ne pouvait rester tapi.
Alors, soudainement, il en est ressorti.
Te voilà face au souvenir de cette journée,
Proximité et éblouissante clarté.

Ainsi dénudée, me voilà face à lui.
Son sourire comme une lueur de défi,
Satisfait de son ascendance et son pouvoir prouvé,
Je redeviens inutile, et libérée.

Il n'a plus d'existence à tes yeux,
Sans sa présence, il ne reste que ta réaction.
Et c'est bien elle, cet être monstrueux,
Qui de culpabilité prend le prénom.

Délaissée, à la merci de l'ouragan de ce souvenir,
Je contemple, tremblante, le triste avenir
Et la terre appauvrie de ma confiance en l'humain,
Déjà désillusionnée des futurs lendemains.

Pourquoi devrais-je encore porter en moi
L'ombre de ton geste?
Pourquoi, après tant de temps, ce détail indigeste
Me fait encore ressentir le terrible émoi.

ENVIE D'EXIL
MATHIEU BONNEAU, QUÉBEC

Cher journal,

Puisque de toute manière ce sera la dernière, je ne daterai pas cette entrée. Elle est intemporelle et elle le restera. J'aurais pu l'écrire il y a dix ans ou dans quinze ou vingt ans, peut-être. Ça ne changerait absolument rien. Je suis prisonnier et je le resterai à jamais.

Hier matin, le message à l'aide que j'avais tracé dans la neige lors de ma promenade de la veille avait disparu. Quand j'y suis retourné, il avait été enseveli par une nouvelle bordée. En rentrant, mon bourreau m'a souri. À quoi avais-je pensé? Il m'est impossible de m'échapper, de m'enfuir.

C'est futile, je sais.

Je t'écris, aujourd'hui, à l'encre blanche sur du papier blanc, pour me confier à toi et à toi seul.

En fines lettres blanches.

Blanc sur blanc.

Cela restera entre nous à jamais, car, ensuite, je réécrirai par-dessus à l'encre noire. Peut-être chiffonnerai-je la page avant de la jeter. Non, je la déchirerai en petits morceaux avant de les brûler un à un. Mieux encore, je te brûlerai en entier après t'avoir déchiqueté en milliers de morceaux.

Je te ferai mes adieux, je ferai mon deuil de toi, et je te brûlerai.

C'en est fini de nous.

Sans vouloir t'offenser, cher journal, j'ai longtemps cru que tu m'aiderais, pourtant, force est de constater que tu m'enlises, tu m'aliènes de jour en jour.

Ça ne peut plus continuer ainsi plus longtemps.

Ma vision est sourde, mon ouïe est aveugle.

Avec toi, tout est trouble. Tu ne m'as pas aidé à dissiper la brume qui enveloppe mon existence; tu l'as épaissie.

Chaque phrase, chaque mot, chaque syllabe, chaque lettre, chaque trait, chaque mouvement de mon crayon, chaque pensée que je couche sur toi m'éloigne de mon bonheur.

Le travail que je fais sur moi, à travers tes pages, est comparable à tenter de creuser un trou à la pelle ronde et de le remplir au fur et à mesure à l'aide d'une pelle mécanique.

Tu es, au bout du compte, cher journal, l'extension de mon bourreau.

Alors, c'est ça, je te brulerai.

Fin.

Car, il faut bien qu'à toute bonne chose, il y en ait une.

Vois ce dernier texte comme une offrande ultime avant que je ne te jette au bucher.

Mon cœur est un naufrage.

Un naufrage au centre duquel les vagues sont un tumulte incessant. Certains sentent leur pouls dans leurs poignets, dans leurs oreilles ou encore dans leurs tempes. C'est une caractéristique de pratiquement tous les personnages des livres que j'ai lus. Ils ressentent les battements de leur cœur partout dans leur corps.

Pas moi.

Les vagues qui frappent les parois de mon cœur et qui se retirent dans un grand bruit de succion laissent un vide derrière elles que je ne pourrais combler. Mon flot sanguin est une angoisse, une agonie que je ne pourrais endiguer.

Je pars!

C'est décidé.

Bucarest, Alger, Santiago, Suva, Bangkok, Port-au-Prince, Helsinki.

Je pars pour ailleurs.

Je pars pour n'importe où, sauf ici.

J'avertirai mon bourreau.

C'est décidé.

Je pars!

Il m'accompagnera que je le veuille ou non, quoi qu'il en pense.

Quoi qu'il arrive.

Alors, tant pis, je pars!

J'irai au cœur de Quito, à l'équinoxe.

Pour qu'elle me quitte une seule fois.

Une seule, je crois que ça serait suffisant.

Et pourtant, je sais que ça ne le serait pas.

Ça ne suffira jamais, parce que ce ne sera jamais une fois pour toutes.

Tout cela est futile, j'en conviens.

Parce que tout me ramène à moi.

J'irai où j'irai, peu importe où j'irai.

Je suis la seule chose que je ne peux fuir en ce monde.

Je m'accompagnerai malgré moi.

Parce que partout où j'irai, mon ombre me suivra.

Parce que j'ai peur de mon ombre.

Parce que j'ai peur de qui je suis.

Je suis prisonnier de ma vie.

J'en suis aussi le bourreau.

FERS AUX CITÉS

RICHARD MARTEL, CHICOUTIMI

Du haut de leur tour ment
Reine et roi Pierre
De leurs lignées, nés fastes
Regardent au loin belligérants
Sachant quoi faire
Sur terrain éloigné et vaste

Du haut de leur empire
observent préparatifs des soldats
Étendue dans lit, Reine fatiguée
Ennemi prêt à envahir
Aux vents, drapeaux flottants annoncent combats
Trop tard pour esquiver

Proche portail lourd, sans bruit, fiché six lances
Ardeur enflammée, porte défoncée, engouffrée
Soldats, chevaliers, haine intense fondirent en seule armée
Férocité bestiale, pouvoir, puissance
Furie estompée par eau rage, tombée
Changé couleur, lézard mûr entremêlé

Signal attendu, catapulté premier projectile
Tour atteint, effleura peau Pierre
Œil éraflé, esprit échauffé, cutané irrité
Crainte emparée, lever et cacher Reine, inutile
Forteresse, semble sécuritaire
Dernières défenses tombées, entièrement encerclées

Est-ce qu'on bat, combat en retraite
Négatif, la forte, reste debout
Faisant face, dure réalité de leurs destinées
Devant sire, constances de convoitise, courue perte
Affliction d'argent volé des armées
Vies perdues, solitude, emprisonnés, dégout

Ne convoite pas les biens et l'art gens d'autrui
Rends à César ce qui appartient à « Césarmée »

FLIRT AVEC LA TERREUR

KAROLANNE PRÉMONT, CHICOUTIMI

Les mains derrière la tête, attentif aux brasiers
Je suis le dernier corps animé
Étendu sous ce divin mannequin métallique

Ce pylône exsude sa confiance en se tenant
En support vertical, toujours debout
Son utilité devenue disparate
Il ne conduit désormais plus que mon réjouissement

Il me rappelle la fierté des arbres pointant
L'étendue invisible au-dessus du sol
De l'horizon au zénith
Qu'il est drôle de ne plus ressentir son bleu
Et de ne plus entendre les nuages courir

La foudre est maintenant le spectacle que je goûte
Quelle élégance, quelle féminité!
Attends, ma belle, avant de poursuivre
Je dois enlever le pollen sur mes cils
Oh, pardon! La cendre de mes yeux
Laissons passer cette fidèle et vertueuse
Pluie diluvienne de poussière noire
Nous aurons ensuite le temps de nous apprivoiser

Comme ces lames de feu me charment, elles aussi
Par cette majestueuse dévastation.

Les vergers de velours comme les montagnes,
Aussi plats qu'un drap de soie rouge,
Coulent en blocs lisses et chauds
Paix et repos magmatique

Ô, mais toi! Sensuelle catastrophe
Tu me salues de tes feux, de ton parfum lumineux
Je suis anesthésié de toi
De ton massacre enivrant

Deviendras-tu ma déesse féroce?
Serai-je ton Adonis au cœur battant?

Je remercie tous ces siècles de désolation
Ce scénario apocalyptique à visage humain
Cette onde de choc à l'impact du silence planétaire
De me permettre de partager ce lieu
Hanté des nymphes qui chantent et filent

D'ici, je peux percevoir les organes de la Terre
Je respire de mes yeux cet étang de sang brulant
Cet étang de sang fumant

La vapeur qui s'en échappe est d'une telle fraîcheur
Elle s'imprègne à moi comme le pollen au nectar
Elle ondule sur elle-même et toupille
Ô mon désir! M'invites-tu à danser?

Je glisse mes doigts sur ta traînée blanche suspendue dans l'air
Tes flammes de dentelle me donnent appétit de toi

Je porte mes doigts à mes lèvres avides
Inhalant l'odeur de ta chaste fumée
Rappelant celle de la main d'un fumeur compulsif
Je vois en ta laideur toute ta magnificence
Car, moi aussi, pour toi, Ô ma noire douceur!
J'avalerais mers et soleil

Laisse-moi encore contempler les éclats
De ta décadence et de tes ruines
Qui me permettent de planer dans cette terreur

Laisse-moi profiter du chant des oiseaux qui crépitent
Laisse-moi prendre congé du monde dans ce pur ravage

Laisse-moi baigner dans cette extase amère

Laisse-moi voir les poutres de la Terre, Enfer

Laisse-moi embrasser la laideur de ta peau de cendres

Laisse-moi!

Laisse-moi!

Ô ma calamité! Laisse-moi flirter avec toi...

JE SAIS VOLER

JOHANE THÉRIAULT MORIN, CHICOUTIMI

10 février 2021. Juste un alignement de chiffres sur un calendrier. « *Va faire tes commissions, moi je vais m'entraîner. Prends ton café.* »

... le dernier café.

Effleurer les images, toucher du bout des yeux cet espace de deuil, et du bout du crayon, aligner une suite de mots qui n'arriveront pas à rendre l'absence, ni à saisir la distance qu'impose ton silence.

Moi, je sais voler au-dessus des montagnes et voir le soleil même lorsqu'il est derrière les nuages. Je peux monter, monter bien au-delà de ce qu'on peut imaginer. Dans ma tête, il y a les lacs pour m'abreuver, et je peux survoler notre forêt précieuse, notre chalet, la clairière, le quai de nos amours. De là-haut, toutes les montagnes deviennent refuge. Il fait si bon dans cet espace, j'y monte souvent, juste pour prendre un temps sans souffrir, un temps pour me déposer, un temps pour me reposer. Ainsi, je traverse l'absence.

Je sais voler.

La dernière marche de l'escalier sur laquelle je m'assois pour attendre que ma fille prenne sa douche. Je dois tenir sa main pour qu'elle descende. Elle tremble, paralysée sur la septième marche, incapable d'avancer. Je l'attends sans regarder la porte sur ma gauche, celle de mon atelier où j'ai tellement créé : cette pièce remplie de tableaux, de projets de couture et de ton vélo stationnaire : l'article de sport maudit qu'on a vendu. Celui sur lequel je me suis assise pour encore sentir tes mains sur le guidon.

Ce tapis brun avec un grand carré découpé : morceau de tapis que j'ai arraché sauvagement, sans un bruit, celui rempli de ton sang figé, en caillots, près de ta bouche ouverte, près de ton nez. Ton regard tourné vers un autre ailleurs, ce regard au milieu de ce visage blessé.

Moi dans cette pièce qui fait un RCR alors que ton corps entier respire la mort depuis de longues minutes : pas de pouls, tes yeux explosés, remplis de veines rouges, ta bouche ouverte, la couleur bleue de ton corps tombé au sol, sa mollesse quand je le touche.

Je sais voler.

Les ambulanciers partis. En attendant les hommes du salon funéraire, moi tremblante, vacillante devant ton corps qui m'appartient, que je ne veux pas laisser seul. Je lave le visage doucement, je ferme les yeux et la bouche. Ce corps encore chaud que je prends dans mes bras, assise par terre, ta tête sur ma cuisse, juste de toi à moi, juste de moi à nous. Je prends conscience que tu ne reviendras pas, je m'effondre, vidée. Je caresse ta poitrine où ce cœur s'est arrêté.

Ce cri jaillissant de mes lèvres fermées et ces larmes sans eau.

Cet escalier que quatre hommes ont monté avec difficulté portant ton corps dans un sac noir en essayant de garder un peu de dignité. J'avais peur que tu étouffes. Ils ont sorti leur fardeau par la porte avant. Puis ils ont marché dans la neige jusqu'à mi-cuisse et glissé le sac noir sur la neige parce que trop lourd à porter. Adieu la dignité! Ils étaient dehors, mais moi, j'étais à la fenêtre.

Je sais voler.

Ma fille couchée par terre sur le tapis brun, la main posée sur ce carré absent : elle pleure doucement, par hoquets. Je vais la chercher. Sans bruit, juste dans mon atelier, à côté de sa chambre, tu es tombé face contre terre à côté de ton vélo stationnaire comme un arbre tombe et s'écrase dans la forêt, comme les arbres que nous avons coupés pour construire notre chalet. Et les grands arbres ne se relèvent jamais.

Cette main dont je peux encore sentir la forme et l'apaisante douceur devenue glacée. Cette main que je tenais pour marcher. Celle qui a aimé, cajolé, pris soin.

Ce soir-là et tous les autres soirs où je vois mon lit vide, encore plus vide avec moi dedans. J'ai peur de me coucher à côté de toutes ces années de vie avec toi et de souvenirs disparus mais

qui m'habitent toujours. Peur de me glisser entre les draps, de les rabattre sur moi, comme un manteau de solitude, peur de m'endormir, de rêver de toi et m'éveiller sans que tu y sois.

Je sais voler.

Il y a le banc près de notre lit. Tes clés, ton portefeuille et ta pompe à nitro sont là, couverts de poussière, intacts pour quand tu reviendras.

Ta chemise à motifs de petits melons. Celle que Sophie veut garder. Oh non! On ne donne pas la chemise à petits melons. Elle enfouit son nez dans le tissu pour s'imprégner de ton odeur, pour garder une trace de toi.

Je ferme les yeux, je te revois, je suis sans voix.

Le garage rempli de tous les outils avec lesquels tu travaillais. Là sur le cintre, ta chemise à carreaux. Partout il y a toi.

Parfois, pour une seconde, je pense que tu vas arriver, et dans un même temps, je m'aperçois que tu ne viendras pas.

Je sais voler.

Tout ce temps à affronter parce que je connais maintenant la fragilité d'un moment : aussi court que nos 45 ans d'amour et aussi long que ton départ qui n'en finit plus, me laissant figée entre ma vie et ta mort.

Ce moment où je me réfugie dans l'écriture d'un texte abandonné.

Ce moment où la terre reprendra la poussière de ton corps que je déposerai sur les Monts-Valin, là où nous nous sommes connus, près du lac, dans notre clairière. Tu verras encore la chaude lumière de l'été et l'eau palpitante, le quai de nos amours et le canot amarré.

Le vent te portera plus loin, soulèvera ton être de poussière.

Les nuits passeront dans tes yeux fermés
dans les miens ouverts.

Là où tu seras, j'y serai

Je ne peux
que t'aimer

Un placard fermé
Dedans
La chemise à petits melons repassée

A cette vie
Sans début ni fin
De toi à moi
je connais le chemin.

Je sais voler.

JE T'AIME

SALOMÉ AMABILE, CHICOUTIMI

Aujourd'hui, il y a de la lumière, et c'est toi qui as poussé la fenêtre, sur la pointe des pieds, en demeurant comme tu t'es installée, doucement et pour toujours. Toi, qui fais rouler des larmes de soleil sur mes joues, avec des délires qui me donnent des maux de ventre à force de rire. Ton sourire plissé dans lequel disparaissent tes yeux et toutes mes humeurs maussades, comme un trou noir qui débarrasse ma vie de ses problèmes.

Je voulais écrire sur quelque chose qui fait du bien. Alors, j'ai décidé d'écrire sur toi. Parce que tu es ce qui m'arrive de bien, dans toute la largeur du terme. Je devrais écrire quelque chose d'amusant, ça nous correspondrait mieux, mais on a déjà été mille fois irrésistibles par ce chemin-là. On a l'humour comme paravent pour ne pas trop se dévoiler, mais on sait bien qu'un seul murmure soufflé par l'une ou l'autre suffirait à tout faire tomber. Pour une fois, j'ai envie de dégager tout le reste, tout ce que tu es, tout ce que tu apportes, tout ce que tu ne sais même pas. Pour toi, tu es tout derrière, alors que pour moi, tu es loin devant. Tu as compris les grandes leçons de la Vie avant même de les expérimenter, tu as un sens de l'humour et des autres incroyable. Tu acceptes les gens comme ils sont, tu as l'intelligence la plus humaine que j'ai jamais rencontrée. Avec toi, il suffit d'exister pour être digne. Tu es de ceux qui allument en un regard un feu qui recolore l'ambiance, tu rassures par ta simple présence. Il y a de doux éclats de chaleur, comme des lueurs de tendresse qui émanent de tes gestes. Chacun de nos fous rires, ce sont des bouts de rêves que tu m'offres, des instants en suspens au-dessus de tout, où l'on oublie tout, les autres et le reste.

C'est marrant, tu as débarqué du jour au lendemain sans qu'on s'y attende, mais j'ai l'impression que tu as toujours été là. Pourtant, je me souviens bien des débuts.

Tout a commencé à cette table en bois, notre repère, notre ter, notre île au trésor où toute notre sacrée bande de pirates 2.0 venait se réfugier à chaque récré, bercée par le flot des rires et la

brise des sonneries. C'était doux, c'était drôle. De toute façon avec toi, tout est drôle. Une balade au parc devenait une exploration dans la jungle, on transformait les ponts en potentielles villas, et un cours d'allemand était un prétexte pour se prendre pour des espionnes. Avec toi, la vie est une vaste blague, où l'on rit de tout, mais surtout de nous. Je n'ai jamais autant éclaté de bonheur qu'avec toi.

Tu es la complice avec qui j'ai tout partagé, les clins d'œil en examen, le plumage du quotidien, l'ennui en latin, les ratés en soirées et un sourire chaque matin. Tu es toujours là pour m'attendre quand il n'y a plus personne, tu es la mousse au chocolat de la cantine après une matinée de sciences, tu es la boule à facette qui me renvoie tout ce que je te donne en éparpillant mille paillettes dans ma vie.

Et puis, on fonctionne si bien ensemble. Je vais toujours trop loin, tu vas toujours plus loin. Je commence une blague, et tu la termines. Tu ne bois pas, je suis un vrai Dionysos. Je suis mal à l'aise, et tu es toujours prête pour filer à l'anglaise. Je doute de tout, tu es sûre de nous. On est un peu comme Astérix et Obélix dans un album de Paul, Yakari et Petit Tonnerre dans une visite de Findus, Mononc' Serge sur Radio Classique, on ne sait absolument pas où on va, mais on se perd main dans la main.

Quand je te raconte mes histoires, tu n'as jamais été étonnée que les Mathis soient devenus des Mathilde, tu ne me dis jamais que ce n'est pas grave quand je me mets dans la marmelade, mais tu me le fais ressentir, et c'est encore mieux.

Tu es mon Phare quand je suis trop à l'Ouest, ma cabane pour contrer le temps. C'est fou comme ça marche correctement, il nous suffit d'être ensemble pour que la mécanique se relance.

Tu es la personne à qui il fait bon demander conseil, celle qui met les autres en valeur en rigolant à leurs blagues. Mais tu es aussi aimable que ceux que tu fais resplendir. Te rencontrer, c'est se heurter, à toi, à soi, et à l'univers tout entier.

Alors, quand je sens que ma cénesthésie est en déconfiture, je ressors mon bocal à souvenirs pour revivre nos aventures. Il y avait les longues errances le soir après les cours, quand on ne

voulait pas se séparer, juste prolonger la bonne humeur, pour finir par aller manger une crêpe au chocolat sur la grande place. C'est vrai que c'est nous qui avons institué ce rituel. Notre duo ne se détachait pas de la bande, on en faisait partie, mais on avait aussi un truc autonome hors des autres, comme un Big Bang rien qu'à deux. Tu te souviens quand on a vendu de la *weed* à ton voisin en lui refileant la tisane pillée à ta grand-mère? On était des sketches ambulants. Si notre vie était une Sitcom, on aurait sûrement déjà été recruté par les producteurs de *Kamelott* pour jouer les bouffons du roi. Mais on n'est pas dans une fiction, alors le film de *Kamelott* n'est pas encore sorti et on se contente d'être notre meilleur public. On se suffit à nous-mêmes, il faut dire. Tu me regardes danser dans les fontaines, je te pousse à escalader des statues en chaussettes, tu brailles du Dalida avec moi sur les balançoires bien trop tard et très très fort. Tu es ma plus belle bêtise.

C'est vrai que je m'emmêle un peu les pinces, mais c'est parce que je veux te dépeindre au travers de tant de prismes, et à la fois, tout faire voler en éclat. Parce que c'est ce que tu as fait avec moi. Tu as tout changé sans que je m'en rende compte, ton existence est suffisante.

Tu es une chanson qui reconforte à chaque écoute, tu es un hérisson qui hésite entre être un mammifère et une éponge, tu es l'odeur de l'amour après une journée de pluie, tu es les bulles de la limonade, tu es le confort de ma paire de godasses préférées, tu es le rire qui fait s'ouvrir les côtes et vibrer les dents. Tu es belle, *cool*, tu as l'air marrant, tu sens le fun, les siestes et les bras grand ouverts à l'imprévu et aux histoires.

Si on s'était rencontrées plus jeunes, on aurait remplacé la pâte à fixe de la maîtresse par nos crottes de nez.

Si je t'avais connue plus tard, tu aurais été la collègue qui balance l'agrafeuse par la fenêtre sous les yeux de la patronne, pour ne pas qu'elle remarque le dossier méga-important sur lequel je viens de renverser mon chocolat chaud.

Si je t'avais rencontrée encore plus tard, tu m'aurais aidée à transformer le cordon de mes lunettes en catapulte à dentier pour viser entre les fesses d'Hippolyte, mais si, tu sais, le vieux

qui nous double tout le temps dans la queue du *self* en nous donnant un coup de sa prothèse de hanche.

Si je t'avais connue trop tard, tu te serais introduite avec moi dans la villa en nuage doré de Mickaël Jackson pour voler des trucs et les revendre sur le marché noir des Enfers.

Je veux être celle qui balancera du riz et du poil à gratter sur ton carrosse de Cendrillon, je veux être celle qui bénira tes gosses avec du vinaigre, je veux être de ceux qui restent. C'est toi qui me pousses à l'aventure en criant à l'abordage, je te veux pour toujours dans mon cœur et dans mon équipage. Tu me fais me sentir *Supercalifragilisticxpialidociously* géniale, et je ne veux jamais perdre ça.

LA BONNE ACTION
MÉLISSANDE RAOUT, QUÉBEC

Ambiance de repas animé. Éclats de rires. Lumière tamisée d'un restaurant prisé. Coupes qui tintent. L'alcool ride les regards. Alourdit les paupières. La fille en face de moi me sourit depuis quelques verres déjà. Les autres terminent un jeu de gages. Le joueur avec le moins de culture finit par vider la bouteille. Je me sens seul, dans ma bulle. Je discute sans trop me mouiller. Bois sans trop m'impliquer. Je suis tellement loin d'eux.

– Bon! Changeons de jeu! Alex est trop *wasted* pour en prendre plus *anyway*.

Le gars relève la tête du creux de ses bras, un filet de bave au coin des lèvres, le regard absent, puis s'affaisse de nouveau sur la table. L'hôte de la soirée reprend après un petit rire.

– J'propose quelque chose de plus calme pour finir. Des questions... discussions...

Râlement de l'assemblée. La plupart d'entre eux ne sont plus en état pour une « discussion ». Ils vont s'engueuler en un rien de temps – sûrement ce que souhaite l'instigateur de l'idée, sourire aux lèvres.

– Voyons, si vous avez une meilleure idée, *go on!* Mais j'vous promets que c'est un exercice vraiment intéressant. On peut en apprendre beaucoup sur les autres et sur nous-mêmes en réfléchissant ensemble. En plus, c'est le moment où chacun se sent confortable.

Je reporte mon regard sur la fille timide en début de repas. Elle me dévore maintenant des yeux, visiblement peu intéressée par ce qui se décide à l'autre bout de la table. Je ne suis pas assez impliqué pour en penser quoi que ce soit. Je ne me rappelle même pas son nom.

– Première question, pour vous mettre en jambes! Pour ou contre le port du masque?

Brouhaha général. Tout le monde a son mot à dire sur la question, personne n'est pleinement d'accord, et aucun n'avance de réel argument.

– Donc, si je comprends bien, reprend le meneur du débat, ceux pour avancent le devoir d'entraide, tandis que les autres avancent le droit de liberté, c'est bien ça?

J'ai envie de claquer ce sourire satisfait hors de sa face. Les convives opinent au résumé de l'hôte.

– Bien sûr, cela revient à la question très intéressante de la communauté contre le libre-arbitre. L'égoïsme contre l'altruisme. Tu n'as pas parlé de tout le débat, qu'en penses-tu, Simon?

Ses yeux malicieux se plantent dans les miens. Je reste de marbre. Les têtes se tournent de tous les côtés, cherchent qui a été interpellé, suivent le regard du meneur de débat. Le silence se fait, et chacun me dévisage, essayant d'associer mon nom à ma figure. J'ouvre la bouche avant que quelqu'un ait l'idée de m'interrompre.

– Je suis pour se mêler de ses propres affaires.

Incompréhension teintée de « bas les masques! » triomphants dans le groupe. Des murmures désapprobateurs parviennent jusqu'à mes oreilles. Mon hôte me fixe avec un air déstabilisé.

– Je n'avais pas l'impression que tu étais comme ça, Simon. Tu es plutôt gentil et attentionné, comme gars. Pourquoi penses-tu ça?

Au milieu des roulements de voix, exclamations, chuchotements, moqueries, interrogations, je pousse un profond soupir. Sans essayer de couvrir le volume des conversations, je reprends la parole.

– Oui..., je suis comme tu dis, Marc. Mais laissez-moi vous raconter une histoire; celle de la plus grande bonne action que j'ai faite de ma vie.

C'était l'hiver. Je revenais d'une journée de cours éreintante à mon appartement étudiant étriqué. Dans le couloir, j'entendais les habituelles disputes de mes voisins comme si nous étions côte à côte.

Cela faisait maintenant une semaine depuis la rupture. Elle était partie sans un regard en arrière, sans un mot pour mon cœur meurtri. J'avais épuisé mon quota de larmes pour la journée. Je me sentais vide, et insupportablement seul. Dans mon sac, coincées entre mes livres de sciences, deux tablettes de chocolat paquetées en promotion : deux pour le prix d'une. Elles me tiendront la soirée. Immédiatement après avoir déverrouillé la porte de mon « placard-sous-l'escalier », j'ai vidé le contenu de mon sac sur mon lit, et j'en ai arraché les deux tablettes que je me suis empressé de déballer. J'ai allumé mon ordinateur, lancé ma série réconfort, et me suis mis à savourer la douceur du chocolat bon marché.

La nuit avançait lentement. Je léchais comme une glace le dernier carré de ma première tablette. J'économisais. Je n'étais pas encore prêt à éteindre les lumières. Je n'étais pas encore prêt à me retrouver face au néant, une nuit de plus. L'heure du coucher des bonnes gens était déjà dépassée, et je voyais le terme de la saison se rapprocher plus vite que je ne le pensais. La fin de l'épisode en cours a marqué celle de ma première tablette. J'ai enlevé mes écouteurs, me suis levé à demi pour aller à la salle de bain, avant de m'affaler lourdement sur mon lit. Plus d'énergie. Aucune volonté. La spirale infernale de pensées m'est tombée dessus violemment, me coupant le souffle momentanément, avant que je ne me recroqueville sur moi-même, en proie à une détresse que seul moi pouvais comprendre.

Dans ces moments-là, j'avais un rituel. Je respirais à fond. Remplissais mes poumons, bloquais les pensées. En expirant, je prêtais attention à mon environnement, à la lumière froide de mon ordinateur, à celle plus chaude de mon ampoule. Le tic-tac lent et sec de mon horloge, le ronronnement de mon frigo... Mais ce soir-là, j'ai entendu autre chose. Au travers du mur collé à mon bureau, de petits bruits me parvenaient. Intrigué, et bien content d'être arraché à moi-même, j'ai collé mon oreille contre la paroi. C'étaient des pleurs.

Je suis resté debout, à les écouter. Une voix brisée en a émergé, féminine. « Je n'en peux plus. » « À quoi ça sert de continuer? » « Je veux mourir. » Incertain d'avoir bien entendu la dernière phrase, j'ai retenu mon souffle dans l'espoir qu'elle la redise, en vain. Touché par son désespoir, j'étais incapable de remettre mes écouteurs et de faire comme si de rien n'était. Les pleurs et les gémissements continuaient, bien audibles. Mon regard s'est fixé sur ma dernière tablette de chocolat, posée sagement sur le bureau. Que pouvait-elle bien vivre pour en arriver à ce genre de souhait? Peut-être était-elle aussi seule et isolée que moi? J'ai empoigné un stylo, un post-it, et ma tablette de chocolat. Sur le *post-it*, j'ai écrit : « Tout va mieux aller. » Ne sachant qu'ajouter d'autre, j'ai collé le *post-it* sur la tablette et ai ouvert ma porte. Ses sanglots étaient plus forts depuis le couloir.

Je n'ai pas osé toquer. M'aurait-elle ouvert, de toute façon? J'ai glissé le chocolat sous la porte, mot-réconfort vers le haut, puis j'ai filé dans ma chambre. Je n'ai pas entendu sa porte s'ouvrir. Personne n'est venu toquer chez moi. Mais les pleurs avaient cessé.

— Et... c'est tout? C'est ça la meilleure action de ta vie?

L'inquisiteur venant de briser mon silence ne m'évoque rien. Je reprends la parole, froissé.

— Je n'ai jamais dit que c'était la meilleure action de ma vie, juste ma plus grande. Et c'est une bonne action.

— Ce n'est pas non plus une grande action! Ce n'est rien du tout. Sais-tu au moins ce qu'elle est devenue, cette femme? Elle est morte?

— Non.

Je n'aurais pas dû raconter cette anecdote. Des murmures circonspects recommencent à poindre. Marc me susurre, mine pseudocompatissante : « C'est une bonne chose, alors. » Je hausse le ton. Ma voix recouvre toute l'agitation.

— Connaissez-vous Angela Bethany Thompson?

Vague d'exclamations. « Celle qui a fini en prison? » « Son procès était la semaine dernière. » « Quel monstre... » Le visage de Marc blêmit. L'inquisiteur de tantôt prend la parole.

– Évidemment, c'est la tueuse de Campbell. Quel rapport?

– Eh bien, c'était elle, ma voisine.

Silence.

– Voilà pourquoi je préfère me mêler de mes propres affaires. Personne ne sait ce qu'il se passe vraiment dans la vie et dans la tête des autres.

LA COMPLAINTE DE LA TERRE-MÈRE
LYSE MERMIER, QUÉBEC

Seule au milieu de moi
Je pensais les fleurs et les forêts
En effleurant de mes doigts les parois
De ce refuge de paix

Combien de temps ai-je dérivé
Enfermée dans cet œuf-vaisseau
Rêvant fleuve et mer argentée
Violoncelle et musique d'eau...
Tambour et hochet cognent dans ma tête
Le rythme s'accélère et puis tout s'arrête

Le silence le vent le silence
Je m'enfonce dans le ventre de la planète
Comme l'initiale semence
Sachant que l'eau sera aussi de la fête

C'est ainsi que je suis née
Libérée de mon cocon par le tambour
Fécondée par la marée

Et le clapotis des vagues du premier jour
C'est moi, la Terre-Mère, la première
La mère de tous les sorciers et sorcières
Aujourd'hui j'ai mal à mes enfants
La planète que j'ai rêvée pendant mon voyage
S'étiole lentement
Mon âme est remplie de rage

Et cette colère envahit le cœur des mères/pères
S'il vous plaît, reprenez votre pouvoir
Moi je suis malade comme l'air de la Terre
S'il vous plaît avant qu'il ne soit trop tard
Soignez tous ceux que vous avez blessés
Fleuves rivières abeilles fleurs loups vaches sacrées
Soyez bienveillants et recommencez à rêver
Moi, je serai là encore un peu et vous attendrai
Mes ailes prêtes à se déployer.

L'AMOUR EST NUL MAIS CHANTE SI FORT
YVAN GIGUÈRE, SAGUENAY

L'amour ne posera pas sa main d'indulgence
Sur deux corps aux trop fiers abandons
Et celle qui m'aime ne viendra pas
Celle qui m'aime me surveille au loin.

Celle qui m'aime m'aimerait trop fort
Que l'amour même ne la mériterait pas
Sa solitude à la mienne entremêlée
Userait en secret un secret de réticence.

Mais celle près de moi ne m'aime pas
Et tresse un lien qui nous consume
Dresse chaude sa main sur ma nuque
À l'oreille me tend son souffle d'écume.

Reste fervente sous nos bras ennemis
Qui la couvrent d'une chaleur véhémence
Mais reste compagne d'armes sous les tirs
Extirpant du cœur une trop possible affection.

Celle qui m'aime m'aimerait trop fort
Qu'elle ne pourrait poser ses amarres
Près de mon corps où tout s'exile
Je lèverais la voile à chaque aurore.

Celle près de moi est aimée d'un autre
Mais cette aventure est dégageante
À se savoir exempt d'une terre promise
L'amour est nul mais chante si fort.

*Oui l'amour est nul, j'aime le redire
L'amour si indulgent ne veut rien dire
Au creux d'une passion qui se dévore
L'amour est nul mais chante si fort.*

Celle près de moi est bien trop forte
Et me transporte sur toutes ses îles
L'amour pour elle est une béquille
Elle vogue sur la mer de tous désirs.

Et l'amour si indulgent ne pourrait venir
Pour des amants qui s'aimeraient trop
Préférant célébrer leurs ébats clandestins
À l'abri de l'amour et de son emprise.

L'amour, cette impossible épopée
Pour tous les amants circonstanciels
Que le temps d'aimer semble circonscrire
Sous les draps rêches de l'infidélité.

*Oui l'amour est nul, j'aime le redire
L'amour si indulgent ne veut rien dire
Au creux d'une passion qui se dévore
L'amour est nul mais chante si fort.*

LE REFUGE

LOLITA LEBLANC, SHIPSHAW

Dans notre jardin domine un arbre majestueux qui résiste aux intempéries depuis des centaines d'années. Ce géant est symbole de force à laquelle les miens et mes ancêtres sont très attachés. Au fil des âges, de puissants liens se tissèrent dans son giron et le nombre de festivités ne se compte plus.

Dès la naissance de notre enfant, Eddy inventait des abris partout sur notre terrain autant dehors que dans la maison. Sous la table de la cuisine, sous la tablette de l'ilot, dans les garde-robes, aucun espace n'échappait à son imagination. Et l'arbre fut la plus grande réalisation de mon bricoleur en herbe. Dans leurs repaires de gars, comme les appelaient mon amoureux, il s'installait avec une lampe de poche et pendant des heures, il amusait Félix. Leurs fous rires illuminaient ma vie. Souvent, leur moment se terminait par une histoire qu'Eddy imageait dans une panoplie de personnages rigolos.

Aujourd'hui, mon fils a 4 ans. Je devrais sauter de joie, mais ce sentiment a quitté notre foyer depuis deux ans.

Ce fameux moment, je le repasse sans arrêt dans ma tête. Tel un film d'horreur au ralenti. Une guêpe a piqué Eddy, il a perdu pied, a glissé et s'est rompu la nuque. Notre bonheur a disparu en une fraction de seconde. Cette date fatidique, mon mari, mon complice, perdit la vie alors qu'il voulait faire une dernière surprise à son fils en ajoutant une balançoire. Depuis, l'arbre gigantesque derrière ma résidence hante mes nuits, sans cesse me remémore ce jour tragique, cette tragédie indescriptible.

Félix a tout vu. Depuis, il ne parle plus, ne réagit plus, semble déconnecté. On a tout essayé pour le sortir de sa torpeur. Il mange ce qu'on lui sert, se couche et dort, me laisse l'habiller, va au petit coin, mais il erre sans but. Il s'assied devant la fenêtre, heure après heure, jour après jour. Aucune émotion, aucun sourire, tel un automate où le mot sentiment aurait été effacé à jamais.

Ses minces réactions apparaissent lorsque son cousin, de quatre ans son aîné, vient nous visiter. Avant l'incident, ils étaient très proches. Marco ne le lâche pas une minute. Il fait tout ce que son esprit inventif peut imaginer pour le divertir. Il fait même des tours de magie. On dirait que le coin de la bouche de mon fils tente de se soulever. Dans ses yeux, on perçoit un subtil éclat de lucidité, puis, plus rien, le vide.

J'ai consulté plusieurs spécialistes. Aucun n'a pu trouver la cause de son état. Tout fonctionne normalement, tous les tests le confirment. Je prie tous les jours pour que l'étincelle se rallume, qu'il redevienne mon trésor pétillant et plein de vie.

Mon fils me manque, son père me manque... ma vie d'avant me manque.

Peut-être suis-je une mauvaise mère... peut-être que je ne mérite pas le bonheur de jadis... peut-être aurait-il été préférable que ce soit moi qui disparaisse.

Simon est père de Marco et, aussi, le parrain de Félix. C'est mon grand frère et il était le meilleur ami d'Eddy. Pour l'anniversaire de son filleul, il débarque avec une méga boîte.

Je suis étonnée qu'il se donne encore autant de peine alors qu'il sait que mon fils ne réagit à rien. Il ne recevra aucun merci, aucun sourire. Depuis le temps, j'imagine qu'il a oublié comment on fait.

– Tu n'aurais pas dû investir autant. Un simple cadeau aurait suffi. Je le fête par principe et parce que Marco y tenait.

– Attends de voir ce qu'on lui a déniché.

– Je vais le promener dans la cour Tante Simone. Promis, il sera content.

– Très bien mon chou, répond la mère de Félix en lui passant une main dans les cheveux. Veux-tu l'ouvrir pour lui? Ensuite, on décidera ce qu'on en fait.

– D’ac! P’pa, peux-tu me donner des ciseaux et installer Félix à côté de moi?

Aussitôt dit, aussitôt, on place le garçon sur un petit banc, devant le gigantesque paquet alors que son cousin s’attèle à la tâche.

– Wow! Une jeep électrique! Vous êtes malades. Elle va finir dans le garage comme tous les autres jouets, recouverte de poussière.

– Mais non! Je vais la sortir chaque fois que je viendrai. Il finira par tellement aimer qu’il voudra en faire tout le temps, affirme Marco convaincu de son idée.

Émue, Simone se juge stupide de briser les espoirs de son neveu. Elle lui sourit et dévisage son garçon qui n’a pas remué un cil. Elle soupire et propose qu’on sorte le cadeau dans la cour arrière.

Une fois le véhicule assemblé et prêt à l’utilisation, on installe Félix. Marco prend les commandes. Pendant deux longues heures, il le promène, lui parle, lui raconte des trucs.

Comme l’imagination de Marco le titille, il décide de transformer la boîte. Il demande la permission à sa tante qui l’autorise alors qu’elle et son frère dégustent un rafraîchissement sur la terrasse. Du haut de ses huit ans, Marco dessine des ouvertures, puis les découpe et après, armé de crayons de feutre, il laisse aller sa créativité.

Sur un banc, Félix fixe la construction qui prend forme. Lorsqu’il est satisfait du résultat, Marco part dans la maison et revient avec une couverture qu’il installe à l’intérieur de la cabane de carton. Il retourne à l’intérieur, choisit quelques livres de contes qu’il adore. Puisqu’il sait lire, il aime raconter des histoires. Il imite même les sons pour enjoliver ses récits.

Il prend une petite lampe de poche, la place entre les mains de son cousin, s’assied en indien et débute sa tâche à voix haute.

Après leur départ, Simone réalise que son fils est toujours dans la cabane. Elle s’approche doucement, et c’est le choc.

Couché sur le ventre, lampe à la main, Félix regarde les images en tournant les pages.

Pour ne pas crier et risquer de le faire sursauter, elle recouvre sa bouche. Les larmes inondent ses yeux et vite s'écoulent sur ses joues. Son cœur se remplit de joie au point qu'elle craint qu'il explose.

Dehors, le soleil commence à baisser. Pourtant, dans cette cabane improvisée, une lumière d'espoir scintille pour la première fois depuis deux ans. Le gamin relève son visage en affichant le plus radieux des sourires.

– Maman, lire pour Félix.

– Oui... oh oui, mon chéri. Avec plaisir et aussi longtemps que tu voudras.

Le fils s'installe entre les jambes de sa mère qui se met à la lecture. Sa voix tremble, mais elle l'ignore. L'habite un sentiment tellement puissant qu'elle se sent renaître.

Grâce à l'imagination d'un enfant, de Marco l'incroyable magicien, Félix a retrouvé sa route. La vie peut reprendre son cours, et à deux, ils se reconstruiront un demain. À présent, eux aussi ont un refuge : une cabane fragile, mais la plus magnifique au monde.

L'ÉPOUVANTAIL QUI VOULAIT ÊTRE BEAU
FRANÇOIS CLICHE, CHICOUTIMI

Dans une mer de maïs dorés,
Un épouvantail hideux se dressait.
Le fermier lui avait prêté un pantalon troué;
La fermière avait jeté sa chemise rayée.
Sa tête n'était qu'un sac en toile bourré de sable,
Où un chapeau de paille trônait, ornement misérable.
Tel un gardien des champs maudits,
L'épouvantail faisait fuir mésanges et colibris.
Les enfants prenaient les jambes à leur cou,
Les adolescents lui jetaient des cailloux.
Seul, tel un roi abandonné dans son royaume de silence,
L'épouvantail se demandait qui regretterait son absence.

Quand la lune brillait dans le noir comme une lanterne,
Le fils du fermier et son amoureuse roulaient sur la luzerne.
Dieu! que l'épouvantail voulait aimer et être aimé.
Il aurait tout donné pour goûter à ces baisers cachés.
Cet Apollon, destiné à hériter des terres de son géniteur,
Faisait tourner les têtes de toutes les filles de Honfleur.
Doté d'une mâchoire identique aux statues grecques,
Il adorait montrer aux jouvencelles ses muscles secs.
L'épouvantail n'était qu'un invisible spectateur,
Témoin de toutes ces filles énamourées qui offraient leur cœur.
Il y en avait tant qu'il avait cessé de les compter.
La nuit, quand leurs gémissements se confondaient,
L'épouvantail sentait sa poitrine aussi vide qu'une coquille,
Petit à petit, sa tristesse devint son île.
Ému, le soleil d'été et ses doux rayons de miel,
Ouvrirent d'abord deux yeux bleu ciel,
Firent fleurir une chevelure abondante,
Moulèrent une silhouette fascinante.
Telle la tige d'une plante, son dos se mit à fleurir,
Et sur son visage se traça le sillon d'un sourire.
Séduits, les colibris se mirent à voler plus près,
Les jambes sculptées comme des colonnes de marbre,
Ses sourcils étaient broussailleux et ses lèvres cinabre.

Tandis que les gens s'écartaient pour l'observer,
Les femmes le suivirent en battant des cils,
Le prêtre en fit même tomber son Évangile.

À compter de ce jour, ses mains foulèrent la chair carmine,
Sa bouche, bouton de rose, ploya sous des échines.
L'épouvantail goûta enfin à l'amour.
Mille sensations nouvelles qui en valaient le détour.
Son corps chéri testa la blancheur des draps propres,
Pendant que les femmes du village tombaient dans l'opprobre.
Il fuyait par la fenêtre, les époux furieux brandissant des haches.
Courant de toutes ses forces et évitant les troupeaux de vaches.

La faim le ramena à la dure réalité.
Fini l'été et les chaudes soirées à danser;
Passant de mains en mains, de corps en corps,
L'épouvantail maudit sur son triste sort.
Réduit à son enveloppe de chair,
Il attisait les passions folles et les colères.

Un soir, criant vengeance, les hommes se réunirent,
Munis de leurs poings, ils l'encerclèrent et le punirent,
Chaque poing aussi violent que des coups de pieux.
Le matin suivant, l'épouvantail ouvrit un œil vitreux.
Salement amoché et abandonné dans la rue,
Il se sentit détestable et malotru.
Ne possédant ni compère ni compagnon,
Il vit sa gamelle se réduire à la taille d'un quignon.
Triste est la condition humaine, songea-t-il,
Car le désir charnel ne mène qu'au bonheur futile.
Celui qui s'échappe dès les premiers flocons de neige,
Celui qui se referme subrepticement comme un piège.

L'épouvantail perdit ses couleurs pour devenir blême.
N'étant plus que l'ombre de lui-même,
Ses pieds le guidèrent instinctivement aux champs,
Son vieux royaume où le silence régnait éternellement.
Nu, assis sur le sol, il regretta son ancienne vie.
La tête tournée vers la lune, il poussa un cri.
Appel à l'aide, il transperça le silence de la nuit.
Ainsi l'épouvantail redevint épouvantail,

Vêtu d'une salopette et d'un sale chandail,
Disparus les coups et les hématomes.
Désormais éternel gardien de son royaume.

LES VISAGES
JANICK LABERGE, BEAUPRÉ

Je ne maquille même plus ma tronche blafarde
Ma peau s'encagoule elle-même
Mon regard noirci de peine ne rigole plus
Ma chevelure s'enmoustache au vent de mai
Dans toutes les directions
Comme moi, elle s'embourbe et frisotte sans savoir où aller
Ma frimousse ne binette plus
Un masque sans expression
Livide et sans sourire
J'ai de la couperose sur la margoulette
Mais même ça, vous ne le voyez plus.

Vous avez la mâchoire serrée
Et la gueule de perchis
Le regard aiguisé comme un couteau suisse
Prêt à me défigurer
D'une balafre dans le miroir
Émoticônes tristes
Vos visages m'effraient
Portraits-robots d'un monde de fous
Se mentir à soi-même
Devant son double menton
Tatouages juvéniles
Serpentant dans tous les sens
Pour vampiriser la peau
De ses imperfections
Futiles camouflages.

Mille et un visages de misère
Boursoufflés de désespoir dans les bidonvilles
De toute la terre
Smiley d'horreur et d'imposture
Suaires de mascarades
Nos postiches se décrochent
Au-dessus d'un nid de coucou

Paupières closes
Cousues sur des yeux creux
Comme des poupées de chiffon mélancoliques
Privées de vision nocturne
Même le blanc est noir
Ou l'inverse, qu'importe.

Des visages barbouillés de crème
Bronzés jusqu'aux oreilles
Ne répondent plus à l'appel
Peelings pomme et poire
Ne cachent pas les fossettes
Ni les rides.

La vieillesse nous barbouille les illusions
Elle nous rase les fantasmes
Et les utopies
La richesse ne fait pas le poids contre elle
Et trop tard nous réalisons
Que les poupins ou les laids
Ont la même valeur.

Notre physionomie est notre carte d'identité
Et parfois notre pire ennemi
Puisque nous ne savons pas nous reconnaître
Tels que nous sommes
Cicatrisés par le temps
Agresseurs de la planète qui nous accueille
En son sein
Comme une mère
Des indifférents face à la misère des autres
Cachés sous nos paravents d'infortune
Dans un univers peuplé de clowns.

Écrans de fumée devant les yeux
Et dans les narines
Parviennent jusqu'à nous
Depuis des dépotoirs à ciel ouvert
Mimiques figées

Devant toutes ces bouilles qui soupant
Le ventre maigre
Et la grimace sur le minois.

La seule justice qui reste
Est celle de devoir lever le voile à la fin
Quitter nos personnages
Et froncer les sourcils au dernier moment
Un semblant de paix sur le visage.

MADAME LEFOU DUMOT
CATHERINE BOIVIN, CHICOUTIMI

– Ah... Ils sont **obséquieux**... les mots!

Ils se font la courbette, la grande échelle en gigant la
parenthèse.
Ils se cassent la branche sur fond de ciel, pas besoin de soleil...
Ils se ping-pongent dans tous les sens,
Et courent les gélinottes dans la majuscule!

– Ah... Ils sont **blagueurs**... les mots!

Ils se parapluient au-dessus de nos têtes en jouant les
accolades,
Ils se claquent la cascade côté jardin, pas besoin de décor...
Ils s'engueulent dans les virgules,
Et brouettent le chaos dans l'allégresse!

– Ah... Ils sont **hardis**... les mots!

Ils se torsent bien haut, chapeau fidèle en frottant la
baïonnette,
Ils se tordent la ligne dans la sonnante, pas besoin de marge...
Ils s'éclatent la rate dans les cantonades,
Et s'explorent les pieds dans la parenthèse!

– Ah... Ils sont **geignards**... les mots!

Ils reviennent mines basses, la phrase en découpe, sanglotant le
trait,
Ils s'ébruitent l'accent dans la giboulée, pas besoin de
trompettes...
Ils se médaillent la bille dans la tourbière,
Et pointent leurs minuscules dans la palissade!

« Je vous Marie-Salve, **LES MOTS**, piétinés de Grâce. J'implore
votre grotte **alphabétique**.
Le **langage** de vos entrailles est béni. Sainte-**Cédille**, sauvez-nous de
l'intention **NON** justifiée ».

– Ah... ils sont **couillons**... les mots!

Ils ronflent sous terre sans paragraphe en crachant la note,
Ils se déshabillent l'alphabet, pas besoin de texte...
Ils se frappent le clavier dans la cendre,
Et se torchent l'atomique de duvet blanc.

– Ah... ils sont **libertins**... les mots!

Ils se cassonadent de sauts de ligne en flabullant la barre,
Ils s'esclaffent la grenade, pas besoin de pommade...
Ils se pénètrent l'Antique dans les foins brûlants,
Et se paraphrasent la racine dans la **Grande Éternité!**

« Et moi, je plaquerai tout, avec ou sans style... sachant que la fin
n'est jamais loin... dans mes lettres de sang,
je vous servirai, jusqu'au tréma ».

MANÈGE
MAYANE, QUÉBEC

À elles, pour ne pas oublier...

Je venais de grimper à toute allure les six étages de l'École Polytechnique et, essoufflée, je m'arrêtai un instant avant de pousser la porte du local.

Je fus tout de suite happée par la beauté et la sérénité des lieux, éclairés par de larges baies vitrées. Mes pas m'amènèrent au centre de la pièce où se dressait une longue table. Placées avec soin sur celle-ci, les photos des défuntes, si belles dans la fleur de leur jeunesse, qu'entouraient, sentinelles de papier, des centaines de télégrammes du monde entier. Puis mes yeux se posèrent sur de grands cartons blancs, collés sur les murs, qui invitaient chacun à s'exprimer :

« Toutes les lumières du monde semblent s'être éteintes... »

« J'ai honte et j'ai mal. »

« On se sent minuscule. Minuscule devant l'immensité de l'horreur. Minuscule devant l'effroi, la tristesse. Minuscule devant l'absurdité... »

« Je ne sais pas quoi écrire. Quelque chose en moi hurle, hurle, et ça s'écrit très mal. »

« Ce crime est un résumé saisissant de la souffrance millénaire des femmes... »

« Au revoir, mes amies. Je ne vous aurai pas connues longtemps. Je vous souhaite de faire le plus beau voyage possible et d'être heureuses à jamais... »

Et le cœur chamboulé, je redescendis les six étages.

Il neigeait gros ce jour-là, offrant à la ville un merveilleux paysage de carte postale. J'étais si heureuse qu'il en soit ainsi! Je retrouvais ma joie d'enfant, émerveillée devant les premiers

flocons... Et si léger était mon cœur à la pensée de cette session universitaire qui s'achevait. Des vacances de Noël qui approchaient...

À cette époque, je partageais mon appartement avec une autre étudiante. Lorsque j'arrivai chez moi, après mes cours, je la trouvai assise devant la télévision, l'air bizarre. En deux mots, elle m'expliqua ce qui venait de se passer à l'université. N'arrivant pas à croire ou comprendre ce qu'elle disait, je m'assis à mon tour sur le canapé. Nous n'étions pas de véritables amies, mais dans le silence glaçant qui soudain nous enveloppait, entrecoupé seulement par la voix du journaliste (« [...] 14 victimes, 13 blessées... »), nous nous sentions plus proches que jamais. Dans ses yeux des larmes et dans les miens aussi. Sur ses lèvres, nul mot, et sur les miennes : « J'étais là, tantôt... Dans un autre pavillon... » Et cette pensée tout à coup terrible : *c'aurait pu être moi...*

Le lendemain, l'école fut fermée. Et malgré le froid sibérien, je marchai, bougie à la main, parmi d'autres jusqu'à l'Oratoire. Nous étions mille, nous étions un. À ne songer qu'à elles. Mortes sous les balles. Certains demeurèrent pour la messe de 20 h. Moi, je m'en allai dans cette nuit soudain si sombre...

La journée suivante, je restai dans ma chambre. À fixer cette feuille de papier sur laquelle je n'arrivais pas à écrire. J'avais un travail de session à remettre. Et cela m'angoissait.

Dehors, la neige avait cessé de tomber, mais le froid persistait. Quelques cristaux de givre enjolivaient ma fenêtre. Mon esprit me semblait tout aussi gelé. Je finis quand même par remplir quelques pages. Le surlendemain, j'enfilai mon manteau puis me rendis à l'université.

Dans le dédale des corridors, mes pas me conduisirent jusqu'au bureau de mon professeur. Je glissai sous la porte une enveloppe jaune avec cette note : « *Pour des raisons humaines, je vous prierais d'accepter ce travail...* » J'étais très en retard et j'espérai de tout cœur qu'il comprenne...

Je fis un petit détour par la Polytechnique où je visitai ce lieu de recueillement aménagé au sixième étage qui me chavira. Puis je revins sur mes pas jusqu'au pavillon principal où les défuntes étaient exposées en chapelle ardente. J'attendis dans la file qui s'étirait presque sans fin au-dehors. Tandis qu'à l'intérieur, près de l'entrée, une jeune fille jouait du violoncelle. Les notes, graves et vibrantes, m'accompagnèrent vers celles qui reposaient dans de blancs cercueils entourés de gerbes de fleurs de toutes couleurs...

Dès le lendemain, on célébra la cérémonie funèbre dans une belle église remplie à craquer où je réussis, néanmoins, à me faufiler. À l'extérieur, une foule tout aussi nombreuse écoutait attentivement la messe retransmise par des haut-parleurs. Autour de moi, tendresse et amour comme un seul cœur. Le service terminé, les cloches à toute volée sonnèrent. Tandis qu'un à un sortait les cercueils portés, pour la plupart, par les camarades de classe des défuntes qu'on acheminait, dans le froid matin, vers leur dernier repos...

Désormais, chaque mois de décembre, me reviennent ces mots qui tourbillonnent dans ma tête comme un manège infernal : *ç'aurait pu être moi.*

NUIT D'HIVER

JEAN-PHILIPPE TREMBLAY, CHICOUTIMI

Je ruminais ma solitude, recroquevillé sur ma copie en cette douce nuit glaciale. L'horloge indiquait presque minuit, mon cœur n'en demandait pas tant pour me mystifier. Cette pluie d'hiver, constante, dure, polaire, ne faisait qu'amplifier ma claustration. Je ressassais les images d'un temps révolu, d'une époque où j'ai vraiment vécu. Ces souvenirs firent mourir sur ma joue un amoncellement de tristesse, aussi stérile et inerte que cette bruine sur la ville. Isolé dans mes rêveries, mon cadavre niait mon existence. Ma main, outil de la désolation humaine, crispée sur un crayon de bois, rôdait sur la feuille en serpentant l'infinie possibilité de n'aboutir à rien. Mon incapacité chronique à produire devenait un fardeau qui pesait sur mon corps flexueux de plus en plus intensément. Je m'alliais à la nuit pour tenter de fuir l'exposition de ma désinvolture. Résolu, abattu, l'immensité de possibilités qui caractérise le dessein humain ne m'était plus d'aucun secours. Je dédaigne toute forme d'introspection, l'archéologie de mes mœurs ne ferait que déterrer un moi désolé, aride, sans corps. Prisonnier de mon être, enfermé dans les ténèbres de l'incapacité permanente, je ne suis d'aucun recours à la société moderne, j'aurais tant aimé que ma jeunesse se fige à l'époque de mes grandes réalisations. Sous les derniers remparts de l'espérance, perdu dans les poussières de la fausse nostalgie, espérais-je une intervention divine qui me résoudrait à cette hantise. Perdu et fiévreux, le temps pesait sur ma charpente de sa vicieuse gratuité.

C'est donc dans ce théâtre de mon ennui, dans la monotonie de la nuit que je fis une surprenante rencontre. Un acteur inattendu se joignit au spectacle. Un muet comédien tout de noir vêtu fit une entrée impromptue et remarquée. Dans les vapeurs de mes songes, il s'est matérialisé comme une vision des prophètes de jadis. Somptueux dieu déchu, polarisant idole d'obsidienne qui vient troubler mon imperturbable nuit de solitude, que veux-tu? Spectre placide, immuable, divinité perdue, n'oserais-tu répondre à ma requête? Tes yeux onyx,

miroir d'une âme immémoriale, ton regard mortifère, perçant, me trouble dans mon désespoir. Envoyé céleste ou dignitaire des entrailles du volcan, je distingue à peine les frontières de ton absence. Ta présence charnelle était-elle un fantôme de ma lucidité défaillante?

Réponds-moi, idole de Judas, obscur responsable de la ruine de Babylone, l'immensité de la nuit t'aurait-elle pétrifié? Si tu trouves refuge dans les ténèbres de l'absolu, révèle-moi ton nom, tu me dois un nom, rien qu'un nom. Toujours aphasique, crépuscule solitaire qui, malgré mes revendications, reste tapi dans le mutisme des premiers chrétiens, ni la flamme ni le jugement dernier ne pourra t'absoudre à ta corvée. Messager de la perte, partageons nos angoisses, ta tourmente m'interpelle, ne faisons qu'un en cette nuit d'aversion. Je compatis à ta pudeur, ô lugubre mirage, délie-toi de tes chaînes et révèle ton blason.

À la suite de ce frénétique plaidoyer et dans un torrent d'agitation, ma nébuleuse compagne s'emballe et déverse son fiel dans un bouillonnement orange. Les volets claquent, la pièce instantanément se déchaine. Les rafales nordiques secouent mon intelligible scepticisme. Le visage ébahi d'effroi, mon âme balbutie, aveugle confiance, quelle étrange incertitude telle l'ambition des premiers vikings. M'es-tu hostile, sinistre dieu païen?

Les draps et les feuillets volent dans tous les sens, le chaos s'est invité à la funèbre réunion. Un instant. Je reprends connaissance, secoué, désarmé. La chambre est dans un désordre total, les volets sont ouverts permettant à cette nuit cryogène de brutalement dévorer chaque espace de cette innocente pièce déjà vaincue. Ai-je rêvé? La puissance du songe m'aurait-elle mystifié? En pleurant ma lucidité perdue, j'aperçois, je distingue une plume d'ébène, taillée dans du jaspé, émissaire diabolique des charognards de Belzébuth. Mais où es-tu maintenant, terrifiant démon de la nuit?

PENSÉES

EMMANUELLE VÉRITÉ LAPOINTE, JONQUIÈRE

Si je n'étais pas moi,
Je fuirais en me voyant, par choix
J'aurais peur de ma voix, sur la voie du métro
Parano en essayant de penser aux gens
Leurs pensées me traversant
Pendant que moi je traverse l'autre bord du quai
Parce que je ne me souviens plus d'où je veux aller

Si je n'étais pas moi,
Quand je me regarderais, j'aurais honte de mon regard
En colère de regarder par terre quand quelqu'un passe
Je me dirais, en me voyant, la *coolitude* l'étouffe pas, elle
Son attitude, sa solitude, craignant ses propres gestes, leur
amplitude
Et tout le reste, ses jointures bleues, les poings qui se serrent

Si je n'étais pas moi,
Je ne penserais pas au doute de mes mains quand j'écris
Des mots qui ne sont pas beaux et vains,
Des phrases qui ne valent plus rien
Quand je me réveille le lendemain matin
J'oublierais l'heure qui me donne mal au cœur
Étant la vainqueur de mes nuits
Et j'oublierais aussi que je retrouve le briquet au bas du lit
Parce qu'hier ça m'apaisait à minuit
Voir le feu dans la noirceur de la pièce
Dormir à contrecœur pour effacer la peur que j'entends sans
cesse

Si je n'étais pas moi,
Je n'aurais pas tout déchiré
En pensant au *scotch* pour me recoller
Les lambeaux de vie que tu m'as gâchés
Sous le prétexte que tu as ta vie, surchargée
Que tu n'as pas le temps pour nous élever
Par contre, tu en as refait d'autres malgré nous autres
Parce que ma sœur et moi, on ne sera jamais assez comme toi

Et parce qu'on ne vit pas sous ton toit
Moi, papa, je ne m'excuserai pas de tout rendre compliqué en
tout cas

Si je n'étais pas moi,
Je n'haïrais peut-être pas autant les réseaux sociaux
Et les gens, au sens large, que je méprise trop
Alors que je me méprise encore plus
De tout gâcher comme un virus
Mon cerveau ressent en mots, en mélodies, mélodrames
Il ne reste que des sons et leur écho

Si je n'étais pas moi,
J'aimerais être, paraître, comme n'importe qui
Qui va, qui vient, qui court, qui veut sans trop de questions vivre
Pas comme moi qui tourne en rond
Qui s'est perdue en interrogations
Parce que je refuse, après réflexion, de suivre

PIVOINES

NOÉMIE GAGNON, SAINTE-JEANNE D'ARC

Grand-maman trouvait le moyen de faire chier les gens avec des gestes venant d'une bonne intention

Elle faisait à sa tête

Son orgueil était plus gros que son potager

Sa volonté était plus grosse que son orgueil

Son cœur était plus grand que les trois

Trois enfants

C'est ce que grand-maman a mis au monde selon le gouvernement

Quatre fils

C'est ce que grand-maman a mis au monde selon son ventre

De son ventre elle donna la vie

De ses mains elle maintint la vie

Mais elle maintint surtout la vie de par le pain de fesse

Pour grand-maman j'étais le saint-graal de toutes les fillettes de l'univers

Pour cette raison

Je passais le plus clair de mon temps chez elle

À 6 ans j'appris à coudre

À 7 ans j'appris à cuisiner

À 8 ans j'appris à nourrir les oiseaux

À 9 ans j'appris à cultiver des légumes

Grand-maman accumulait les choses

Elle possédait d'ailleurs un sac à main à vous décrocher l'épaule contenant un piton de ventilateur, une coquerelle en caoutchouc, un album photo miniature, deux pierres semi-précieuses

Grand-maman avait beaucoup de choses chez elle

Mais la plus importante de toutes était nul doute sa jumelle adorée

Bernadette

Juliette et Bernadette

Le duo le plus incroyable que j'ai jamais vu de ma vie
Toujours et jamais d'accord simultanément
Voisine de placenta, voisine tout court et voisine de leur petite
fille chérie
Imaginez la chance
Grandir avec deux grand-mamans
Identiques et tellement différentes à la fois
Maintenant quand je pense à elles je comprends pourquoi je suis
comme je suis aujourd'hui;
Mon amour de la terre
Mon orgueil immense
Ma tendance à tout garder
Ma haine des hommes
Ma passion pour les bas laids et les toutes petites figurines
farfelues

Tu m'as appris à faire pousser des tomates
« Avec de l'amour de l'eau et une couverture de laine pour les
nuits froides, les tomates vont pousser »
De ces sages paroles je me suis fait pousser un caractère
Tu m'as appris à cultiver les pivoines
« Laisse les fourmis sur les fleurs, elles les aide à se déployer »
De ses sages paroles je me suis forgé des amitiés
Tu m'as appris à nourrir les oiseaux

Tu m'as appris à être casanière
Mais maintenant tu es partout
Sauf ici

Le soir où j'ai appris ton départ
J'ai passé la nuit à te jeter des sorts
Pour que tu reviennes
J'ai snifé du plus fort que j'ai pu ton tricot rouge
Pour ne jamais oublier ton odeur
J'ai braillé une chaudière de larmes en regardant une lampe de
chevet
Ta lampe de chevet
J'ai tendu la main vers le dernier bouquet de fleurs que je t'ai
offert
J'ai arraché leurs têtes fanées et je les ai croquées

Ta jumelle est partie
J'ai vécu un deuil
Tu es partie
J'ai vécu une copie carbone de ce deuil

Grand-maman a vécu sa vie comme celle de ses plantes
En sachant qu'elle ne faisait que passer
Tout en choisissant de la vivre
De la meilleure façon qui soit

Maintenant
Je continue
De cultiver mon caractère
De faire pousser des amitiés
De chérir cette copie carbone

SANS LIMITE

MARIE-PIER COUTURE, ALMA

Ma vie filait à cent milles à l'heure jusqu'à ce qu'elle s'arrête subitement. Jusqu'à ce que les aiguilles cessent de tourner, le temps d'avancer. Ou plutôt jusqu'à ce que ce temps que j'avais tant cherché à gagner me rattrape en moins d'une seconde pour me prouver sa supériorité, son infaillibilité. Pour me renvoyer en pleine figure un orgueil mal placé qui s'était dressé devant moi comme un mur vers lequel je filais à la vitesse grand V. Je m'y suis heurtée sans avoir eu le temps de freiner, ni même de ralentir, collision explosive d'un bolide sans direction contre une tour de béton. Ma vie filait à cent milles à l'heure jusqu'à ce que je doive m'arrêter, reculer, revenir en arrière pour reprendre mon souffle, pour recoller les pots que j'avais fracassés, pour réparer les dégâts que j'avais causés. Et surtout pour apprendre que le souffle s'essouffle, que les morceaux s'égarèrent et que les dégâts restent.

Ma vie s'est arrêtée un matin de décembre. À l'aube de la trentaine, les ambitions dans une poche et les convictions dans l'autre, le temps a cessé de tourner. A grands coups de cris, de pleurs, devant les personnes que j'estime le plus au monde. En moins d'une heure, je suis passée de professionnelle au futur prometteur à cette triste enveloppe vide au visage déconfit. Le reste s'est déroulé dans un mélange flou de visages, d'idées sombres et de culpabilité mêlée de honte. L'hôpital, les intervenants qui se sont succédé les uns après les autres, sonnait l'alarme autour de cette masse confuse que j'étais devenue.

On m'a donné des cachets, un mois de congé forcé puis un rendez-vous. Aussi je me retrouve là, assise du bout des fesses dans un fauteuil un peu trop vaste. Comme le bureau, d'ailleurs, grand et massif. Pour imposer une distance, j'imagine, entre lui et moi. Lui, le professionnel, moi, la patiente. Une distance qui met de l'écho aux paroles, les siennes, car moi, je ne parle plus. Il aurait pu choisir n'importe quoi. Dans son DSM V, son doigt aurait pu s'arrêter sur n'importe quel autre diagnostic.

Dépression, anxiété, TDA, épuisement... la liste est longue. Je ne parle plus parce que ce serait de prendre activement part à ce rêve éveillé qui tourne au cauchemar. J'aurais eu envie de reculer, franchir à nouveau la porte et recommencer. Un peu comme les concours qui nous invitent à recommencer : « please, try again ».

Oui, doc, je comprends, et ça fait mal. Parce que ça me renvoie des images d'un film avec Isabelle Blais qui n'avait rien de bien charmant à l'égard du personnage principal. Dans l'écho de vos paroles résonnent en moi les mots monstre, narcissisme et danger. Une lumière rouge qui clignote. Comme si vous veniez de me coller une étiquette : attention, fuyez. Mais moi, je ne peux pas fuir ma propre tête.

Borderline. Trouble de personnalité limite. C'est vrai que je n'ai jamais été douée pour les limites. Je les teste et les transgresse allègrement au gré de mes émotions aux allures de courbe sinusale. L'équilibre est pour moi un concept flou duquel je m'approche parfois dans le détour de mon humeur en montagnes russes, sans jamais vraiment l'atteindre. Ironie du sort, sans doute, que mon signe astrologique soit la balance. D'un côté, un moi sensé, calme et raisonné. De l'autre, l'abîme.

Borderline. Sans cesse à la limite d'exploser. À grand coup de cris, de pleurs, mais de rires, aussi. De colère. D'un peu de tout ça à la fois. Tragédie grecque d'émotions qui s'enflamment, luttent et se décuplent. Intenses, irraisonnées. Étouffantes. Telle une avalanche, elles naissent petites, niaisées. Un bruit sourd qui gronde au creux de l'abdomen. Puis une crampe. Les frissons, les palpitations, les sueurs froides. L'air qui se raréfie, la respiration sifflante. Puis plus rien. C'est noir. C'est calme, aussi. Comme le *shutdown* d'un ordinateur qui surchauffe. Imprévu, mais nécessaire. Car le borderline pas de demi-mesure, de peu, de petit. Tout se joue grand, intense, trop. L'incarnation de l'exagération.

Il semblerait que ce soit une question d'amygdale, dites-vous. Cette région cérébrale qui sert de système d'alarme et de siège des émotions. Votre doigt s'arrête sur un point ridiculement

minuscule du schéma de l'encéphale. Comme quoi, il ne faut jamais sous-estimer l'impact des petites choses.

Mon centre d'émotions à moi est trop grand. Je le gave du sans importance et il le faire mûrir, grandir, déborder. Si grand, en fait, qu'il écrase mon cortex préfrontal. Celui, froid et rationnel, censé tout contrôler, tout relativiser. Celui qui éteint les étincelles avant qu'elles ne deviennent feux, qui calme les vagues lors de tempêtes. Alors je vis d'incendies et de tsunamis.

« La thérapie et la médication peuvent parfois aider... » Vous poursuivez, mais moi je me suis butée au mot « parfois » et je cesse de vous écouter. Comme le cancer. La chimio peut « parfois » aider. Vous me tendez deux papiers. De nouveaux cachets, de nouveaux rendez-vous. Je crois m'entendre dire merci. Folle, mais polie.

Ce jour de décembre dans votre bureau, c'était il y a dix ans. J'étais déconstruite. Effrayée. Il n'y a pas pire ennemi que d'être l'ennemi de soi-même, dit-on. J'ai longtemps eu peur du prochain raz-de-marée. J'ai longtemps cru être à jamais cette terre inondable où rien ne pousse. Où il est impossible de construire, car les fondations ne sont pas assez solides.

J'ai voulu faire taire mon système d'alarme hyperactif de façon définitive. Avoir les sens sans cesse en alerte, c'est éreintant. Deuxième passage aux urgences en l'espace de trois mois. Cette fois, ce n'est pas dans votre bureau, mais sous les lumières crues de la salle d'urgence que vous m'avez regardée, l'air entendu, comme si vous l'aviez vu venir. Parce que vouloir en finir, c'est aussi typique de la condition. Je cochais toutes les cases. J'ai résisté. Refusé les mains tendues, car je ne les méritais pas. Jusqu'à ce qu'on me montre la lumière et que j'aie envie de l'atteindre. D'y croire. Un peu.

J'ai fini par apprendre. Apprendre à sentir le vent quand il souffle trop fort. À voir venir les vagues avant qu'elles ne m'avalent. À voguer un moment avec elles plutôt que de les prendre de front. Ma terre prend encore l'eau. Mais les fondations tiennent, fragiles et pourtant si fortes de se tenir debout face aux tempêtes. Une à la fois.

SOUVENANCES
MONIQUE PAGÉ, MONT-SAINT-HILAIRE

L'ODEUR DE LA MER

Ma grand-mère venait parfois dormir chez nous, elle partageait alors ma chambre. J'étais déjà au lit, dans mon pyjama de flanelle, quand elle débutait le méthodique rituel du retrait de ses vêtements.

Ses chaussures lacées – brunes ou noires en hiver et blanches en été – étaient le lot des femmes de sa génération et malgré des talons de quatre centimètres, ce petit bout de femme passait inaperçu dans les rassemblements.

Sa robe était souvent boutonnée à l'avant (commodité exige) et les manches couvraient le haut de ses bras. Je comprenais bien l'utilité du jupon qui atténuait la transparence de la robe et empêchait celle-ci de se faufiler entre ses cuisses ou de les exposer par grands vents.

Sur une épingle de nourrice, fixée à l'encolure de sa camisole, étaient enfilées des médailles saintes, lesquelles déclenchaient nos conversations sur les mystères et les aléas de la vie, des chapitres d'histoires butant sur mes questions enfantines.

Une deuxième épingle, plus petite, retenait un sachet. Cette minuscule bourse, grand-maman me permettait de l'ouvrir pour prendre et humer un petit bloc lisse d'une translucidité blanchâtre : un morceau de camphre. Une sorte de pierre magique, un cristal de nuage, agissant en complicité avec les médailles vénérées par sa porteuse.

Ces saintes aventures pouvaient nous garder éveillées tard et je risquais de m'endormir avant le clou de la soirée soit le retrait du corset qui enveloppait le généreux torse de cette femme au si grand cœur.

Elle délassait puis dégrafait l'objet-vêtement qui, une fois déposé sur la chaise destinée à recueillir les vêtements de ma parente, gardait sa forme tubulaire. C'est qu'il était truffé de baleines.

« Vraiment, grand-maman, des baleines? »

Moment précieux où les pêcheurs et pécheresses cédaient la place aux pêcheurs. Son corset contenait des morceaux de l'appareil buccal de la baleine!

Impossible de toucher une « baleine », puisque chacune était ensachée dans le tissu qui les réunissait en une armure ficelée sur le devant du corps. Mais je pouvais deviner leur robustesse au travers du coton.

Pas banal pour une petite fille qui n'a ni vu les nuances bleutées ni entendu les bruits de la mer.

Je m'endormais, ma tête sur l'épaule de mon ancêtre, en humant le camphre et m'imaginant la mer...

LE QUAI DU DÉPART

Ma grand-mère, déjà octogénaire, déménageait dans son dernier logis. Une drôle de maison. Dans un drôle de cul-de-sac.

Un comité d'intervenants attentionnés s'était réuni afin de trouver un joli nom à cette résidence pour aînés non autonomes : *AUX PORTES DU CIEL*.

Mauvaise plaisanterie? Bêtise? Ou créativité salopée!

À cette époque, j'avais seize ans, et grand-maman, si douce et si crédule, me devenait de plus en plus étrangère. Plus j'apprenais, plus je développais une certaine prétention intellectuelle vis-à-vis d'elle qui ne pouvait croire que l'homme ait pu débarquer sur la lune, car Dieu ne l'aurait pas voulu, disait-elle! Moi, je rêvais de tout connaître.

Étais-je désenchantée de la sentir si loin de moi?

Elle m'était devenue étrangère.

Après son placement *Aux Portes du ciel*, je me suis limitée aux visites indispensables, le temps des fêtes et les anniversaires.

Je l'ai abandonnée sur les dernières marches d'un escalier intraitable.

Étais-je aveuglée de jeunesse ou apeurée par cette vieillese carnivore, aux fragilités inévitables, au dépérissement fatal?

Tout ça me revient en levant la tête vers une arche tout en haut de l'escalier du port São Miguel, une arche en plein ciel. Et cela me dévore, de l'avoir laissée trop tôt. De ne pas l'avoir accompagnée quand elle a franchi la porte de son ciel, interdit aux cosmonautes.

TOTAL, COMME DISAIT MAMAN À TOUT VENT, TOTAL,
C'EST ZÉRO?
FRANCINE MINGUEZ, MONTRÉAL

Ah! Qu'il était beau, notre amour, et comme il nous dépassait... Il allait bien au-delà de la somme que nous étions, de la somme que nous sommes. *Total*, comme disait ma mère très souvent pour ponctuer ses phrases. *Total*, cet amour-là s'est passé. Dépassé... S'est dépassé. *Total*, elle disait ça comme *finalement*, comme *en bout de compte* ou *au bout du compte*. Et moi je lis peut-être aussi en même temps *au bout du conte* et je frappe ces mots sur le clavier avec une force du tonnerre, sur un rythme plus véloce que les battements de mon cœur. *Total*, je n'arrive pas à t'oublier. *Total*, mais on dirait que je t'aime, bon Dieu de bordel!

Total, je suis une maudite folle, une échevelée, une attardée affective et mentale à l'âge avancé inavouable que j'ai, inavouable pour vivre tant de passions irraisonnées, déraisonnables, insondables, au fond du fond de l'insensé.

Total, même ton silence de maintenant me fait croire que ça aurait été possible, que l'espace d'un instant toi aussi tu y auras cru, sacripant! Total de total, comme c'est fort ce que brasse tout ça.

Les mots de ma mère me reviennent soudain là, sans crier gare, par-delà les âges et depuis toutes ces décennies qui ont passé depuis sa mort. (La rançon de naître de parents déjà âgés : on les perd à un âge bien trop tendre...) Et malgré tout, leur marque indélébile, leur influence, leur ardeur encore en moi, deux brasiers qui s'aimaient d'amour tendre et mordaient dans l'action à pleines dents. Des dents dures et bonnes à rompre le pain, gagné à la dure. Rien de doucereux en tout cas, entre cet homme et cette femme aux étranges prénoms, Cécil et Théophile, avec l'accent aigu... Quand la voix de mon père ne résonnait pas trop fort, ce n'étaient pas des roucoulements non plus, mais des rires, oui, en cascades. On se jouait des tours à qui mieux mieux dans ce couple. C'étaient des cataractes, et on

n'était pas malades! Je dis ça pour leurs rires, cette musique *en cascades* sublime alors à mes oreilles, à mes yeux, une sorte de couleur unique d'un amour rare, précieux, un or pour le cœur, un réconfort pour celle qui avait déjà douté même de leurs sentiments, *del amor entre ellos* et surtout de sa pérennité... (Je tiens l'amour de Paulette et d'Alphonse pour le seul amour idéal que j'ai vu vibrant à l'œuvre du début à la fin d'une vie, je l'ai dit récemment à l'un de leurs enfants et très cher neveu...)

Oui, ils se jouaient des tours, parfois même sollicitaient mon aide et j'étais agent et témoin et je riais aussi. Ils se tournaient des magies. Des tours parfois pendables, comme de préparer pour lunch à mon père un sac d'oignons crus. À l'aube, à une heure où par miracle j'étais déjà levée comme ma mère, je l'ai vue simuler sa présence au lit conjugal en mettant des oreillers aux bons endroits pour qu'à son réveil *l'homme* vienne toucher un corps soudain très mou... tandis qu'elle le regarderait faire, depuis l'embrasure de la porte, mi-riieuse mi-attendrie... La liste serait longue, interminable. Je voyais tout ça et depuis bien plus loin encore, je voyais et sentais surtout des choses à des âges où l'on croit les enfants trop innocents. Je savais déjà l'amour fragile ô combien, souvent mis à mal.

J'ai bien aimé, donc, rencontrer moi-même avec plusieurs décennies dans le corps ce brasier de rires, une seule fois dans ma vie et tardivement, trop, je l'admets, avec l'homme pourtant le plus sérieux du monde, un homme profond, apparemment terne et opaque, un scientifique de premier plan dont on n'aurait jamais soupçonné qu'il puisse être littéralement aussi fou. J'ai adoré, d'ailleurs, lui faire découvrir cette facette de lui, sa capacité infinie de jouer, d'être ouvert à l'instant, dans l'instant, à toutes les fantaisies comme s'il avait été un très jeune garçon, taquin et plein d'astuces, si surprenant, si épatant, époustouflant... Avec une poésie tonique, un esprit si bien tourné et à l'affût, celui d'un homme brillant. Je n'aurais jamais envisagé, avant, qu'un tel humour puisse me sembler à ce point grisant et érotique, doux et excitant à la fois. J'imaginais presque le contraire, parce que, je pense, jamais ne me serait venu à l'idée le fait que cet humour puisse émaner d'un homme grave, à l'allure plutôt banale et stéréotypée, celle du barbu presque

chauve, intellectuel à lunettes épaisses et à la voix basse un peu assourdie et éteinte, celle d'un homme déjà avancé en âge (depuis longtemps) et avec le cœur épuisé tandis que j'étais, moi, à peine plus jeune mais ouverte aux *ilusiones*.

Tant d'hommes qui ont pu compter avant lui, blagueurs et tout, mais pas un seul avec cette capacité d'abandon, cette légèreté du cœur.

Celui que je tiens pour l'homme de ma vie était, lui, si parcimonieux dans ses rires, tout le contraire. Comme si la vie lui avait trop appris que ce n'était pas drôle pantoute, l'existence, pas en toute, total! Et j'étais alors si jeune et légère de soucis et d'angoisse, si claire dans toutes mes aspirations qui me paraissaient simples comme une évidence aux couleurs de sa peau, l'homme de ma vie, la belle peau cuivrée de l'homme que j'aimais, au demeurant blanc comme neige aussi vrai que moi l'été je devenais mulâtre comme on pensait ou métisse sous les hâles du soleil généreux comme l'amour... Mais sa peau à lui, l'homme de *mi vida*, j'insiste, était cuivrée et lisse avec sa cuirasse épaisse de métal qui devenait un tant soit peu *mais tan*. Et je sais que je l'adorais, que nous étions explosifs ensemble, qu'à des dizaines de mètres et bien malgré nous notre amour sautait à n'importe quels yeux et qu'il sentait, en plus, qu'il fleurait violette et lilas et ambre musqué jusque dans les forêts d'alentour où d'autres animaux et même des vautours nous guettaient en plus des simples voisins citoyens ou cadavres ambulants. Eh bien, il n'entendait pas à rire, cet homme-là qui était pourtant mon soleil plein de vie. Le temps a passé, j'ai oublié, l'écriture surtout l'a tassé et rendu juste abstrait, tiré du flux de mon existence... Et la passion que d'autres que lui, après, ont pu réveiller, ou juste des liens ou sentiments pourtant sincères, rien ne m'atteignait de l'intérieur, ne m'habitait, rien ne vibrait comme toi, que je devrais appeler ici l'homme de ma mort. Le dernier, tout dernier... Car je reviens à toi, après toutes ces gambades dans les détours du cœur, en passant par ces souvenirs de mes parents... Toi, avec tes colères fulgurantes comme littéralement la foudre, ta rage de vivre, ton appétence pour tous les excès, tu rejoins une sorte d'exultation essentielle qui me ramène à mes premiers souffles. N'y vois rien d'œdipien,

mon très cher, mais déjà cette sorte de reconnaissance fondamentale, cet écho subtil et en même temps à ce point sans équivoque à la relation qui, entre mon père et ma mère, me paraissait la façon la plus naturelle et probante d'aimer et d'être en amour. Oui, oui, tes emportements excessifs qui ne peuvent me dépayser quand j'ai connu ceux de mon père, dans toute la bienveillance du monde qui est aussi la tienne...

Mais c'était une source, tes mots, et il me les fallait. Ce torrent et cette grogne et toute ta rage comme prête à éclater en dedans, mais pas avec moi. Et là, vraiment, tu m'avais dit d'aller prendre mon trou en m'imposant ce silence et cet affreux éloignement, que je vis encore, mon cher, mon très cher et tendre, comme une brûlure violente. Comment nous sortirons-nous de tout cela, je voudrais croire au Ciel pour dire que Dieu seul le sait! Pauvre génie de petit con qui peut croire que je l'ai remplacé par un autre, comme si on trouvait à tous les coins de rue quelqu'un comme toi! Comme si tu ignorais, aussi, que je ne suis rien d'autre qu'un flot d'amour plus continu que ma propre vie. Bel idiot adoré, pauvre petit imbécile si chéri... Je me tais!

UN ENFER INCONNU
EMY BOIVIN, LAC KÉNOGAMI

Le frigo est vide. Mon pire cauchemar commence. Je sais que je dois aller à l'épicerie, mais je ne pense pas y arriver. C'est un endroit tellement ignoble et dégoûtant, tous ces germes me répugnent. En fait, le seul endroit qui ne me dégoûte pas et dans lequel je me sens bien, c'est ma maison, mon chez-moi, mon havre de propreté. Le monde extérieur est si sale et dangereux, il regorge de bactéries! Rien qu'à y penser, j'en ai la nausée. *Allez Gilbert, arrête de te tourmenter. Il va bien falloir que tu manges un jour, ça fait déjà trois semaines que tu repousses ce moment.*

Ça y est, j'y suis. Je me retrouve face à ces portes derrière lesquelles il y a un enfer, ou du moins, à mes yeux. Alors que je m'appête à quitter le confort ainsi que la propreté de ma voiture, je réfléchis au fait que personne ne semble se soucier de cette quantité astronomique de bactéries qui les entourent quotidiennement. Le danger est bien réel et il est partout. *Et si j'attrapais une maladie? Un rhume, une grippe! Ou une affection mortelle comme l'hépatite B, un streptocoque, la tuberculose, la peste, le choléra! Ou encore pire, qui me laisserait dans un état horrible, où je ne pourrais plus m'occuper de moi ou du ménage de ma demeure! Respire Gilbert. Inspire, expire. Inspire, expire.* Je mets mes gants et mon masque, prends mon désinfectant liquide ainsi que mes lingettes désinfectantes et je sors de mon automobile. Je m'avance vers les imposantes portes de verre coulissantes qui représentent pour moi l'entrée vers un gouffre de souffrance et de dégoût. *Oh non! Tout est si sale dans cette épicerie, les planchers, les paniers. Même la nourriture est recouverte de germes déposés par les mains grasses et malpropres des individus affamés qui veulent à tout prix dénicher les meilleurs rabais et ainsi sauver quelques sous.* Plus vite je termine mes achats, plus vite je vais pouvoir retourner dans ma maison qui sent le produit nettoyant au citron plutôt que la poussière qui flotte dans l'air.

Je suis fichu! Je dois aller aux toilettes, c'est urgent. Mais je ne peux pas y aller. Des toilettes publiques, il s'agit du pire endroit possible que je peux m'imaginer. Je ne peux même pas croire que je considère réellement entrer dans un tel endroit. Il n'y a pas mieux comme lieu pour la prolifération ainsi que le confort des bactéries. Ces dernières y sont les maîtres et règnent sur cet espace exigü, fermé par quatre murs. *Bon Gilbert, tu vas y aller et désinfecter tout ce que tu touches ou qui pourrait potentiellement te toucher.* Oui, c'est ça. Au même moment où je passe le pas de la porte, un homme à l'allure négligée et portant un habit blanc couvert de taches brunes, orange et roses, sort en me regardant avec des yeux vitreux et fatigués. Sous le poids de son regard, je m'écarte et entre rapidement. Je suis désormais dans ces toilettes dégoûtantes et humides. La peur qui m'habite me fait presque rater un détail plutôt important, l'homme ne s'est pas lavé les mains. Il est sorti de la cabine puis a filé plus vite que l'éclair sans se soucier de tous les germes qui sont sur ses mains en ce moment même. L'ignoble individu va contaminer tout le monde! Chaque personne qui prend, sans le savoir, les mêmes items que lui va s'empoisonner à petit feu, puis va côtoyer leurs familles et amis! Rapidement, le monde tout entier va être contaminé par ce seul être humain qui ne croit pas que se laver les mains soit une action importante dans une épicerie. Je dois réagir avant qu'il ne soit trop tard.

Je quitte ce lieu infernal, nid de tous ces maux, et suis l'homme maudit subtilement. Le pouilleux traverse l'épicerie tranquillement sans se douter qu'il est suivi et surveillé. Sans se presser, il traverse une imposante porte grise qui me semble en plastique. Mes yeux se dirigent naturellement vers le haut et je réalise que la situation est bien pire que ce que je croyais. Juste en haut de ladite porte se trouvent des écritures rouges. Je lis chaque lettre avec effroi jusqu'à ce que je reconstitue le mot « BOUCHERIE ». Cet homme malpropre et répugnant est le boucher! Celui qui manipule la nourriture de tout le monde, littéralement. Une vague de panique me parcourt le corps. Je dois agir, je dois sauver le monde.

Sans hésitation, j'ouvre la porte et pénètre dans l'ancre du démon. Je le vois, de dos. Il est en train de retirer des carcasses de porc des crochets auxquels elles étaient suspendues.

En m'approchant de l'homme en blanc, je lui dis : « Pardonnez-moi, monsieur? »

L'ignoble créature humaine se retourne pour me faire face, porc en main. Aussitôt qu'il m'aperçoit, il me crie : « Vous ne pouvez pas être là, il s'agit un endroit réservé au perso... »

Avant même que le boucher ne termine sa phrase, la mysophobie en moi prend le contrôle de mon corps et de mes actions. Sur le comptoir, à deux pas d'où je me trouve, il y a un couteau de boucher. Je l'empoigne avec assurance et m'avance vers lui qui, sans même avoir le temps de réagir, se retrouve avec la gorge tranchée. Il se vide de son sang devant mes yeux alors que je le fixe, le regard vide.

Je l'ai fait. Je viens de sauver l'humanité! Le monde vient d'échapper à un cataclysme sans même être au courant du danger, et ce, grâce à moi! Je regarde le corps sans vie qui gît à mes pieds et j'en suis fier. En voulant me retourner afin de quitter les lieux, je réalise que j'ai du sang sur le bras droit. Je suis contaminé! Le boucher décédé ne peut plus rien faire de mal, mais moi, je le peux. Je dois réagir, et vite. *Qu'est-ce qui peut tuer des bactéries rapidement et efficacement?* Le feu! Une idée me traverse l'esprit et je sais ce que j'ai à faire. Je traverse l'épicerie à la course et me dirige vers ma voiture.

Au moment où je laisse tomber l'allumette enflammée dans le conduit du réservoir à essence et que je m'enferme à clé dans ma voiture, le mysophobe en moi est enfin en paix.

USAGERS DE BIBLIOTHÈQUE
ELSA MOULIN, ALMA

Été 2012. Je viens d'arriver à la bibliothèque de Gaspé. Je commence mon remplacement alors que tout le monde est en vacances. Tout le monde? Pas tout à fait. La bibliothèque collégiale reçoit aussi le tout public qui peut emprunter des documents, au même titre que les étudiants. C'est d'abord avec ces habitués de la bibliothèque que je prends contact.

Clermont C.

Clermont C. vient rendre ses livres à la bibliothèque. Il discute avec Murielle, la personne que je remplace et qui me forme. Clermont a un visage rond et sans âge, presque androgyne, constellé de taches de rousseur, et une coupe au bol. Il explique à Murielle qu'il n'a pas dormi de la nuit, qu'il lit beaucoup pendant ce temps-là, mais que, lorsqu'on n'a pas dormi de la nuit, il semble qu'au matin on a l'esprit clair, qu'on pourrait écrire une lettre d'un seul trait avec une grande facilité. Clermont est une de ces personnes qui passent leur temps à lire. Il aime les classiques : les russes, les français, les allemands, les américains...

Quand je le rencontre, il rend plusieurs livres d'Hemingway : romans et biographies. Il lit toujours les romans accompagnés des biographies. Il me demande des romans de Goethe. Je lui trouve un gros pavé. Quand il me le rend, je lui dis : « Vous avez aimé? ». Il répond : « Oui, mais la jeunesse de Goethe, on connaît ça par cœur. ». Toi, peut-être Clermont, mais pas moi!

Il me raconte sa rencontre avec la littérature, au lycée : un ami de son frère lui avait passé des livres de Sartre et ça a été la révélation.

Quand je l'appelle pour l'informer de réservations reçues pour lui, c'est sa mère ou son frère qui répondent.

L'autre jour, il m'appelle pour me dire que son frère ramènera ses livres. Je vois sur le téléphone qu'il appelle du foyer Blanche-

Goulet. Son frère vient la semaine suivante rapporter ses livres, et nous dit que Clermont est parti vivre à Rimouski. Tant mieux pour lui, c'est sans doute un homme qui aurait aimé vivre à Paris ou Saint-Pétersbourg, à une autre époque...

Johanne B.

Elle vient presque tous les jours à la bibliothèque taper des lettres de candidature et faire sa recherche d'emploi. Elle est bizarre. Avec son teint très blanc, sa maigreur et ses longs cheveux noirs, on dirait presque une sorcière. Elle a du mal à trouver un emploi. Elle a une maîtrise en gestion, obtenue à la sueur de son front, car elle vient d'une famille très pauvre. Elle est originaire de Gaspésie, mais elle restait à Québec avant, où elle a toujours eu de bons postes, dans des cégeps et des universités. Elle a l'air d'avoir tellement de mal dans sa recherche d'emploi que je me demande si elle dit vrai. Mais je comprends que ce genre de personnes « bizarres » aient du mal à trouver un emploi. Elle m'explique qu'à Gaspé, ça marche plus par copinage que selon la compétence des gens, ce que je veux bien croire aussi. Elle m'explique plus tard qu'elle est venue ici pour vivre avec son conjoint. Elle n'a pas de voiture et elle fait tous les jours le trajet Douglstown-Gaspé en vélo. Ma collègue et elle découvrent qu'elles ont le même âge — 54 ans — mais des trajectoires opposées. Johanne n'a jamais vécu avec un homme et c'est une nouvelle expérience pour elle. Gisèle vient de se séparer, elle conduit une voiture pour la première fois de sa vie et prend son envol après un mariage avec un homme contrôlant. Johanne semble avoir eu peu de liens sociaux. On m'a souvent dit que j'étais bizarre, alors je comprends assez bien ce qu'elle ressent. Quand elle parle de ses compétences, elle est presque arrogante. Je ne connais que trop cela, la timidité qui te donne le goût d'être hautaine parce que tu ne sais pas comment approcher les gens. Et malgré tout le besoin d'être en contact avec les autres. C'est à elle que je pense quand je lis *Une divine plaisanterie* de Margaret Laurence.

Les zozotériques

Ils arrivent par une belle journée d'été. Ils ont tous les deux un vilain chapeau de soleil sur la tête – en France on appelle ça un « bob » – un vieux t-shirt et un short. Totalement ringards. C'est elle qui parle. Tout le temps elle. Mais plus tard, lui se met à parler, et pas qu'un peu! Ils nous parlent de complots, de la guerre en Irak, du président Obama, de la fin du pétrole...

Dès qu'ils ouvrent la bouche, on se dit merde, ceux-là va falloir les canaliser...

Ils viennent de Montréal, mais ils ont choisi la Gaspésie pour le grand air, parce qu'ils ont des problèmes de santé, pour l'instant ils logent chez un vieil oncle à Cap-aux-Os, ce qui les oblige à faire le trajet en autobus jusqu'à Gaspé, mais ils aimeraient bien trouver un logement à Gaspé, si possible pas loin de l'hôpital à cause de leur santé. Là, avec Murielle, on se dit – ce serait aussi bien qu'ils n'arrivent pas à se trouver de logement à Gaspé. Elle nous dit qu'elle cherche du travail, mais que lui ne peut pas travailler à cause de ses problèmes de santé. Elle nous explique qu'Obama n'est qu'un pantin des financiers, que demain les Chinois dirigeront le monde... Quand ils repartent, on se dit avec Murielle qu'on les évitera la prochaine fois. Ils reviennent tous les jours, on les évite ou on les écoute. Je les trouve amusants, mais au bout d'un moment c'est soûlant.

Elle regarde ses courriels – quelque chose comme 5000 courriels, triés par thèmes –, fait imprimer des pages et des pages sur divers complots, discours ésotériques, et autres. Un jour, elle me parle d'un livre *Comment reconnaître un pervers manipulateur*, un grand livre selon eux, « injustement mis à l'écart par certaines personnes que ça gênait au Pentagone. Voyez, on ne le trouve dans aucune bibliothèque nationale, car ça gêne trop de monde. Hitler, Staline étaient des pervers manipulateurs, et beaucoup d'autres. Ils sont parmi nous ». Je lui dis : « Est-ce que vous trouvez que j'ai l'air d'un pervers manipulateur? ». Elle s'arrête un moment de parler, sourit et me dit : « Non, vous avez trop d'humour pour ça ».

Édith décroche un poste à l'hôpital et on ne la voit plus. Charles K. continue de venir régulièrement. Un jour, il me parle

d'ésotérisme et me raconte qu'il a tenu une librairie ésotérique. Je lui dis que pour moi, c'est un peu du charlatanisme. Il me dit oui, que c'est un domaine qui est mal vu et que ça lui a attiré pas mal de menaces. Sa librairie s'appelait Tesla, le nom de l'inventeur de la radio ou du téléphone (je ne sais plus), invention injustement attribuée à quelqu'un d'autre. Évoquant la magie de la radio comme quelque chose d'ésotérique, il me dit : « C'est comme lorsqu'on tombe amoureux, on ne sait pas vraiment ce qui se passe, c'est de la magie, c'est de l'ésotérisme ». Prenant un ouvrage de Bakounine, il me dit : « Ce gars-là dit que le vote, c'est un attrape-nigaud ». Charles K. est anarchiste. Puis, à propos de Nietzsche : « Ce gars-là dit que c'est bon de voir un type se faire taper dessus, mais c'est encore meilleur de lui taper dessus directement ».

Et toi, dans tout ça? Toi, la bibliothécaire. Tu arrives à ressembler à une personne normale, mais, venant de France, tu es étrange anyway. Tu accomplis ton travail quotidien, mais tu rêves d'ailleurs. Tu rêves d'absolu et tu ne comprends que trop bien ces personnes atypiques.

CONCOURS DE NOUVELLES
PRIX LITTÉRAIRE
DAMASE-POTVIN



PRIX LITTÉRAIRE
DAMASE-POTVIN

MOT DE LA COORDONNATRICE

Nous sommes fiers, cette année encore, de présenter ici les textes gagnants de la 28^e édition du Prix littéraire Damase-Potvin. Ce concours de nouvelles comporte trois catégories : Jeune adulte (17-30 ans), Adulte (31 ans et plus) et Professionnelle. En plus d'un thème imposé, les auteur·e·s doivent respecter le genre qu'est la nouvelle littéraire et la longueur du texte (entre 750 et 1000 mots), trois contraintes qui à la fois stimulent et encadrent la création. Le thème de cette année était *vertige*. Il aura permis d'amener les lectrices et lecteurs dans différents univers, qu'il s'agisse du vertige physique de l'acrobate, du vertige psychologique d'un deuil ou de la violence, aussi bien que du vertige émotif de l'amour ou de la création.

Il importe de remercier les juré·e·s et les président·e·s des trois jurys qui ont accompli comme toujours leur travail avec professionnalisme lors des délibérations. Nous remercions également l'auteur Steve Laflamme qui a accepté d'être le président d'honneur de cette 28^e édition et d'être présent lors du lancement en novembre 2022 et du dévoilement des prix le 21 avril dernier à l'Auberge des Battures de La Baie. Sans les alliés de la première heure qu'il nous faut aussi remercier : Lorraine Minier et Frédéric Gagnon, qui forment avec moi le comité organisateur, il serait impossible de songer à l'édition 2024 et d'entrevoir le 30^e anniversaire en 2025. À chaque édition, ils y mettent du cœur, du temps et de l'énergie pour pérenniser le Prix littéraire Damase-Potvin et assurer son développement.

Un immense merci aux principaux partenaires : la Ville de Saguenay, le ministère de la Culture et des Communications du Québec, les députés François Tremblay et Richard Martel, la Caisse Desjardins de La Baie–Bas-Saguenay, l'Université du Québec à Chicoutimi, la MRC du Fjord-du-Saguenay, l'Union des écrivaines et des écrivains québécois, la Société d'étude et de conférences, la Librairie Marie-Laura, NousTV, le Cégep de

Chicoutimi, La Peuplade, le Groupe Librex, les magazines **Nuit Blanche**, **Zone occupée** et **Lettres québécoises**.

Enfin, nous tenons à remercier chaleureusement l'équipe de la revue de création **La Bonante**, qui non seulement permet le rayonnement de nos gagnants, mais assure depuis 2017 une collaboration indéfectible avec l'association Écrivain·e·s de la Sagamie, responsable désormais du Prix littéraire Damase-Potvin.

Bonne lecture!

Céline Dion

Coordonnatrice du Prix littéraire Damase-Potvin

Membre associée – Écrivain·e·s de la Sagamie

CATÉGORIE PROFESSIONNELLE

LAURÉAT

GUY LALANCETTE

L'ESCALIER

Charles a sept ans.

Il se tient debout au haut de l'escalier. Un escalier droit et un précipice. Charles a quitté la chambre, celle qu'il partage avec ses frères. Ce soir, il a attendu le plus longtemps qu'il a pu. Il aurait tant voulu éviter cette descente, ce passage, ce calvaire. Il a dû pourtant s'y résigner : il ne peut pas mouiller encore son lit, commettre la faute, supporter l'humiliation des moqueries, les reproches, les condamnations et l'intolérable culpabilité. Les toilettes sont tout juste là au bas de l'escalier, au bout du monde pour ainsi dire. Charles est un enfant fragile, souvent angoissé et plus encore quand il est là, lui, de retour ce soir dans sa chaise berçante qui étrangle le court passage vers la liberté.

Charles a sept ans.

Depuis les dix minutes que son envie a multipliées, il attend, misérable au-dessus du vide où il lui vient parfois l'étrange pulsion de s'y jeter, d'y disparaître. Il fixe les marches, les treize marches, il les compte et les recompte. Sans cesse il refait sa descente dans le gouffre que ses tremblements agitent, déforment. C'est son vertige à lui, en dedans de lui, ce flottement qui l'accompagne à chaque fois qu'il pose le pied sur une marche. Une houle qui lui donne la nausée, cette angoisse de la rencontre redoutée.

Charles a sept ans.

Au milieu de la descente, Charles s'assoit sur une marche mouvante, un moment pour apaiser les battements de son cœur.

D'où il se tient, il le voit, lui, assis dans sa berçante, qui grandit, enfle, se répand, envahit tout l'espace. Un homme mauvais caché dans un homme tranquille. « Un homme aimant. » C'est ce qu'elle dit, elle. Elle dit aussi : « Un homme nécessaire. »

Charles a sept ans.

Assis, Charles arrive à calmer un peu son envie, mais ça ne pourra pas durer. Six marches encore à affronter. Puis le passage si étroit, le piège. Un petit espoir quand même, un souhait : peut-être que ce soir il trouvera la ruse pour échapper à..., pour s'échapper. Peut-être que ses prières seront exaucées, une magie qui saurait le rendre invisible. Il n'y a que dans sa tête que Charles est libre, dans les cachettes qu'il a construites dans sa tête, là où il peut encore refouler les vagues de dégoût et de honte, loin des vertiges qui l'embrouillent.

Charles a sept ans.

Il descend les dernières marches sur la pointe des pieds, les yeux fermés comme si la noirceur pouvait avaler les grincements inévitables du vieux bois lézardé. Surtout ne pas trébucher, ne pas l'alerter, lui, la bête berçante tout près. Au pied de l'escalier, Charles arrive difficilement à contenir son envie de plus en plus vive. Devant lui, le court passage, ce goulot d'étranglement qu'il lui faut traverser en équilibre sur le fil tendu de son angoisse en dépit de l'étourdissement qui monte en lui, qui le prend encore, qui le reprend chaque fois.

Charles a sept ans.

Il allonge le pas entre la course et la retenue. Une démarche malhabile. Un instant, il est convaincu qu'il va y arriver, qu'il va traverser indemne l'insoutenable moment, vaincre, défaire le sort. Un sourire et un apaisement tout juste avant le choc, la condamnation. Au moment où il est soulevé, emprisonné, il parvient à retenir le vomissement que provoquent ses nausées. Ne pas vomir sur l'homme, ne pas vomir absolument, ne pas commettre l'irréparable. Il s'abandonne à la défaite, il se retire, il se quitte comme s'il pouvait échapper à lui-même.

Charles a sept ans.

Le berceur a des mots doux, des caresses lentes faites pour apaiser, des étreintes pour dire la tendresse, l'amour. Le berceur a des baisers aussi comme des promesses ouatées. Il appelle l'enfant : « Mon p'tit loup. » Il a tellement de mains, le berceur, des mains partout, des mains fiévreuses, des chatouilles et des attouchements sous le caleçon de Charles assis sur ses genoux. Une douce violence, un outrage enveloppé de velours. Un déguisement, un mensonge, une trahison.

Charles a sept ans.

Terrifié et impuissant, il n'arrive plus, Charles, à retenir son envie. Il urine sur le berceur qui ne berce plus. Soudain il est au sol, poussé violemment, rejeté, méprisé, injurié, frappé, piétiné, impardonnable. Chassé à l'étage, il reprend l'escalier de ses vertiges, lentement, douloureusement. Charles est coupable d'être l'enfant qu'il est. Une ascension vers un abîme comme un refuge si rassurant où tout peut disparaître.

Charles a sept ans.

Du haut de l'escalier, il s'est retourné face au vide... une dernière fois.

Charles Devin avait sept ans.

MENTION

SÉBASTIEN GAGNON

VALSALVA

Les fantômes de mes amants passés flottent négligemment au-dessus de mon corps empesé, visibles même dans cette nuit aquatique perpétuelle. Leurs silhouettes blêmes – on dirait de gros corégones morts – longent le cran, durant les cinquante premiers pieds de la descente. Je trempe en plein dans le cliché très élimé de la plongée en soi-même, une incursion plus risquée qu’une saucette dans le Saguenay. Je me suis habituée à croiser ces spectres de mes amours évanouies comme j’ai dû m’habituer à fréquenter les monstres du lac Vouzier, lors de mes premières sorties. Ma mémoire est une rivière et mes amours de grands brochets harponnés qui baignent dedans et refusent de crever.

L’eau froide glisse sur ma combinaison étanche, comme des mains d’hommes bien huilées sur ma peau insatiable. Les ectoplasmes contemplent leur morne reflet dans la vitre de mon masque de la même manière qu’ils louchaient vers les portemiroirs de ma chambre à coucher, au cours de ces nuits de Kamasutra pour les nuls. Je cherchais parfois leur regard, curieuse de savoir ce qu’ils voyaient de plus dans le reflet de nos ébats que ce que je leur proposais alors crûment. Rares étaient ceux qui trouvaient la consistance de ma chair plus appétissante que la pornographique réflexion de nos étreintes dans la lumière des chandelles à massage. Maintenant, leurs orbites sont vides, récurées de toute lubricité par quelque poisson-nettoyeur, et ne reflètent que l’absence. Je nage au travers d’eux telle une grosse poule de mer qui se pincerait le nez aux deux ou trois pieds.

Les sédiments en suspension troublent l’eau dans cette première couche et lui donnent une couleur rougeâtre. Rendue là, il me prend souvent l’envie de rebrousser chemin, de sauter dans ma voiture pour aller boire une pinte à la micro la plus près. Baigner

dans cette bière rousse sans pouvoir en avaler une seule goutte, quel tourment! Mais il me faudrait alors repasser sous le regard accablant de ces prétendants tombés au combat, sans avoir rien contemplé d'autre qu'un passé révolu. Mes bulles d'air remontent donc seules, tandis que je sors du flou onirique de l'halocline, que la lampe sanglée à mon poignet détourne enfin son faisceau des vestiges de ma vie sentimentale pour balayer la faune sous-marine, bien plus réjouissante.

Les touristes de surface viennent à Sainte-Rose admirer le fjord, l'église, puis s'arrêtent au bout du quai. Moi je continue et je descends pour contempler les cottes et les sépioles. Place les mains devant moi, forme des griffes avec mes doigts, et rugis dans ma tête en me tenant à distance respectueuse des méduses à crinière de lion. Je m'attendris devant les nudibranches et le corail mou. J'en connais quelques-uns qui seraient soulagés d'apprendre qu'une femme peut parfois trouver de l'attrait dans le désossé, dans le flasque.

Je m'efforce à la sérénité. Cohérence cardiaque et moment présent. De quoi rendre hystérique de bonheur une coach de vie. Mais le temps m'est compté, il commence déjà à faire un peu froid, et bientôt il me faudra rejoindre la surface. La dérive continuera sur la terre ferme, mais il y fera plus chaud. Et je pourrai mettre fin à mon strict régime d'oxygène en bonbonne pour y ajouter un peu d'alcool en bouteille. On ne peut pas toutes être équipées de tentacules ventousés, comme la sage pieuvre qui arrive à se construire une armure de coquillages. Dès lors il faut bien boire, puisque l'ivresse est un bouclier.

Ou une flèche. Ça dépend.

L'agitation dans ma cervelle est-elle la cause de ces remous qui perturbent soudainement la flore environnante, ou quelqu'un vient-il juste de retirer le bouchon au fond de la rivière? Un courant me happe que je n'avais pas anticipé. Les anémones elles, se balancent dans cette tempête sous-marine comme de gracieuses ondines. L'épaisse combinaison tente de me ramener à la surface, mais les pesées dans les poches de ma veste font leur travail. Je lutte contre l'égarement, me le réservant pour les soirées de danse sur le plancher des vaches. Pourtant, je me

retrouve bientôt déboussolée, ignorante d'où se trouve le haut, aussi bien que le bas. Prise de vertige à la pensée des quelque sept cents pieds d'abysses en ces lieux, je tente de me ramener à l'aide de certaines manœuvres respiratoires. Ne jamais sous-estimer le pouvoir de sa cage thoracique. Me voilà prise entre deux eaux. Ce qui pourrait constituer le titre d'un long chapitre sur mes dernières années. Un peu affectée par les changements subits de profondeurs, j'expire contre mes narines pincées. Grâce à Valsalva, je me rééquilibre la pression, à défaut des chakras, n'en déplaie à cette même coach de vie. Chacun ses douches froides. Le claquement caractéristique de mes tympanes semble avoir le même effet qu'un coup de feu dans une forêt, et je retrouve la quiétude en même temps que mes repères. Il est temps de partir à la poursuite de mes bulles.

Encore une fois, je tenterai de laisser les souvenirs de mes amours mortes couler au fond, histoire de me délester. Quitte à accentuer encore un peu plus la pollution des écosystèmes, déjà contaminés pour plusieurs siècles. Mais encore une fois, je devrai me résoudre à ce qu'ils remontent avec moi, comme des épaves attachées à des ballons.

Lorsque ma tête émergera, que les touristes me prendront pour un phoque venu respirer, je n'aurai pour premier réflexe que de me rendre au quai. Et de chercher parmi les badauds s'il n'y aurait pas un beau spécimen de mâle prêt à me suivre jusque chez moi pour plonger entre mes draps. Je suis une grande prédatrice, mais peut-être que celui-là sera le bon, et ne finira pas noyé dans les eaux glacées de la rivière Déception.

Dans le cas contraire, et bien, *you'll float, too*, mon cher. Et sûrement que sans détenteur dans la bouche, j'afficherai le même sourire inhumain que Pennywise le clown.

CATÉGORIE ADULTE

PREMIER PRIX

LES PLANTES RESPIRENT LA NUIT

MARIANE TREMBLAY

La science l'a démontré. Un papillon nocturne s'oriente par rapport à la position de la lune et serait dévié de sa trajectoire par la lumière artificielle. L'illusion lunaire d'un globe incandescent brûlant pris pour une boussole, quel désenchantement! Attirée moi aussi par toute lumière captivante qui se détache de l'obscurité, suis-je perdue? Ou plutôt obnubilée par une autre vision qui ne saurait se dérober à ma mémoire? Entourée de vie, pour l'avoir tout juste donnée jusqu'à la porter en moi à nouveau, je dus irrémédiablement affronter la perte, lourde, lente, terne.

La dormance permet à un organisme – végétal – se trouvant dans des conditions défavorables de faire une pause dans sa croissance et son développement pour l'aider à conserver son énergie. Peut-être suis-je moi-même dans une phase de dormance, à vivre un vide créatif qui fait suite au tumulte lié au départ d'un être cher. Accompagner vers la mort, tout comme accompagner vers la vie, est une expérience formatrice; comment tout remettre en route par la suite? Je trouve déjà difficile de reprendre le rythme de la vie que je me retrouve en plus à « devoir » relancer ma création en arts visuels. Je DOIS tenter quelque chose. Je me rappelle avoir entendu quelque part que c'est en partant du plus simple, c'est-à-dire en commençant par regarder près de soi, que les plus grandes idées émergent. Je fais le petit saut. Ce soir, j'endormis mon bébé en vitesse et je me permets de sortir dehors une courte heure, avant que le prochain boire ne soit réclamé. On annonce une première neige

imminente, c'est une double course contre la montre afin de capturer ce qu'il reste des derniers instants de verdure.

Ma maison est entourée d'un terrain vague, d'une végétation en bordure de forêt et de quelques plantes disposées çà et là par mes soins : presque tout y est sauvage et pousse librement. Toujours avec l'objectif de la simplicité, je commence ma session en arpentant une portion de sol truffée de grandes tiges de foin, appareil photo en main, lampe au front, sans attente particulière. Je butine dans le froid du soir et passe en moyenne cinq minutes avec chaque zone digne d'intérêt, composée soit de branchages, buissons ou tiges quelconques aux caractéristiques fort dépouillées. Il fait déjà noir à ce temps-ci de l'année et même avec une source lumineuse dirigée, une longue exposition photographique nécessite l'immobilité du sujet pour éviter le flou. Le résultat sera fort hasardeux, selon moi, puisqu'il me faut attendre l'essoufflement du vent afin de procéder à l'immortalisation de ces tiges.

Solitaire au sein de cette noirceur, je m'imagine épiée par des animaux nocturnes. Je ne m'étonnerais pas de voir des yeux luisants me surprendre à la lueur perdue de ma lampe. Quelques frissons parcourent mon dos à cette idée, mais rien de tel ne se produit. Dans ce tunnel de lumière frontale, la présence avec laquelle je dialogue dans un tête-à-tête intime relève des tiges de végétation sauvage, séchées mais toujours enracinées. Parmi celles-ci, je me sens toute verticale, en croissance vers le ciel, plus proche d'elle.

Nous n'étions que cinq pour l'accompagner. Cinq âmes accrochées à la cadence de ses poumons. Une respiration nous faisant espérer la prochaine. Elle était déjà froide alors que son corps survivait encore, à peine. J'étais debout au pied du lit et mes yeux ne la quittaient pas. J'analysais la force de chaque poussée d'air. La pause suivante semblait plus longue que sa précédente. Jusqu'à... ne..... laisser..... plus..... qu'un..... filet..... d'air..... s'extirper..... de..... ses..... lèvres.

Celui-là, c'est le dernier.

Je le sais, c'est le dernier.

L'attente se fait bien longue.

J'avais raison. J'ai été seule témoin de son dernier souffle. C'était maintenant à mon tour de libérer le mien. Inconsciemment, j'économisais l'air pour ne pas le lui voler. Nous avons alors vacillé comme des tiges au vent, nous cinq, dans cette petite chambre aux rideaux tirés. J'ai eu l'urgence de chuchoter au vestige de son corps d'aller vers la lumière. Je crois que c'est là que ma dormance a débuté, au cours de la plus belle et chaude journée de l'été.

En rentrant de mon périple d'arrière-cour, je suis prise d'un vertige soudain en ouvrant le premier fichier sur mon ordinateur. J'y découvre une image en clair-obscur tout à fait sublime aux allures de buisson ardent. Dans le noir profond de la nuit, une apparition mystérieuse, délicate, presque caressante : celle d'une gerbe de blé sauvage séchée, captée entre deux soupirs de la brise. Une gerbe funéraire toute significative, comme on n'en verrait jamais dans aucune cérémonie d'adieu.

DEUXIÈME PRIX

VERTIGE

JOHANE THÉRIAULT MORIN

Il y a de ces voyages dont on ne revient pas tout à fait.

S'échapper, décamper, s'enfuir, éviter, s'éloigner, se dérober devant la réalité, c'est la fuite :

Ce matin, il faut que je le fasse malgré la noirceur qui m'enveloppe, malgré l'incertitude, l'incompréhension aussi.

Mon camion est prêt : raquettes, gourde, bouffe. Le plein est fait, je peux faire autant de kilomètres que je le désire pour ce voyage dont je ne connais pas l'issue. Il neige, mais rien ne m'arrêtera aujourd'hui : ni le soleil qui se couche à 16 h, ni le verglas, ni la peur d'affronter en solo les monts Valin et leur chemin de glace et de poudrière. La solitude est devenue presque une amie.

Me voilà partie. J'ai toujours aimé conduire. Excellent pour la contemplation et la réflexion.

Spotify accompagne mon silence de sa musique choisie. Mon gros camion ronronne, ce fidèle compagnon, plus confortable que mon salon, enveloppant et sécurisant avec son habitacle fermé sur le monde, plus habité que jamais par moi et mes pensées. Il mange les kilomètres et sur le siège du passager, immobiles, invisibles, présents se tiennent mes fantômes.

Il y a quelques mois, c'est dans cet habitacle que j'ai pris mon premier envol, qu'une inespérée fenêtre de liberté m'est apparue. Surprise, je pouvais rire encore, je pouvais construire un monde nouveau malgré le tourbillon de cette fragile existence, de sa réorganisation. Oui, il existe une ouverture sur une vie à recommencer, à réinventer. L'espoir ne meurt pas. Je suis partagée entre saisir l'opportunité, laisser le carreau ouvert

ou le refermer. Ressusciter demande une somme d'efforts considérables et je suis si fatiguée.

Sur mes épaules, le poids du monde, les finances, les nouvelles tâches à apprendre, les obligations auxquelles je dois faire face.

Ces questions existentielles tournent dans un ballet infini, grugeant toute mon énergie, me laissant perpétuellement indécise.

Une heure et demie de route, de glace, de neige, j'arrive enfin. Me voilà devant la montagne enneigée : celle que je gravis en quatre roues l'été mais que je devrai monter à pied sur quelques kilomètres. Je stationne le camion, je sors. Cette masse impressionnante pointe vers le ciel, grande, belle, imposante avec, sur son sommet, une corniche rocheuse surplombant le vide.

J'ouvre la porte arrière, je sors mes raquettes, je les chausse. J'attrape ensuite le sac à dos sur le siège. Je l'endosse, ajuste les sangles. Il est lourd, je sais pourquoi. Bien collé contre mon dos, j'en profite pour une dernière fois. Je le porterais toute la vie, mais il faut que ça s'arrête.

Heureusement, il y a un petit chemin dégagé, sans arbre. Je l'emprunte; mon ascension en sera facilitée. Le rocher que je veux atteindre m'appelle et me repousse tout à la fois. Comme la vie en moi qui veut germer à nouveau et l'emprise du passé qui me tire en arrière. À chaque pas dans cette nouvelle vie, j'aimerais tant que ce paradoxe me quitte, me laisse un peu tranquille, cesse de saper mon énergie.

Est-ce que je fais la bonne chose? Une avalanche de culpabilité, une mer d'incertitude me hantent depuis trop longtemps. J'espère me libérer aujourd'hui, trouver la faille, sortir ma main, m'accrocher, respirer un bon coup.

La côte est abrupte, le froid cinglant et la neige tombe. Je m'arrête pour souffler un peu. Mon camion, tout en bas, commence à rapetisser, le lac Albert au loin pointe le bout de son nez. Je gravis cette montagne comme j'essaie de me dépasser tous les jours : réparer ma porte de garage, négocier pour faire réparer mon toit, apprendre comment fonctionnent les

panneaux solaires, me débarrasser des souris dans le toit du chalet, me débattre avec mon ordinateur, etc.

Je poursuis mon ascension. Le soleil, libéré des nuages qui s'enfuient, apparaît et colore le paysage : tout devient rose et orange. Enfin sur la cime de la montagne, je comprends pourquoi j'ai choisi cet endroit. La fenêtre de la liberté, elle est ici, je la reconnais : des forêts d'épinettes, de sapins à perte de vue, cédant parfois la place à des étendues de lacs gelés. Sur la corniche, le soleil d'hiver étend ses rayons une dernière fois pour aujourd'hui. Il est sur le point de se coucher. C'est déjà l'ombre qui approche.

Je défais les sangles de mon sac à dos qui tombe lourdement dans la neige. Moi aussi. C'est le moment. Je le fixe une dernière fois, je l'ouvre enfin. Je sors la boîte de carton, je frappe doucement sur le cercle pointillé d'un doigt tremblant. J'avance sur le bord de la corniche, je me sens faible, les jambes molles, étourdie par l'altitude et par ce que je dois faire.

Je penche la boîte de carton au-dessus du gouffre et les cendres s'envolent. Je voudrais les retenir, mais je les regarde s'envoler avec mon courage, avec tous ces merveilleux souvenirs de lui, de moi, de ses bras rassurants, de son souffle dans mon cou, de son sourire sur le parvis de l'église quand il m'a vue remonter l'allée, de son corps, de ce que nous étions, tous ces souvenirs à jamais passés.

La dernière poignée de lui, je la retiens dans ma main, le bras étiré, poing fermé, yeux dans les yeux avec le soleil. Et encore le paradoxe : ouvrir cette main, me libérer, avancer d'un pas, sauter! Ou rester suspendue au bord de cette corniche rocheuse, prisonnière d'un plus grand vide, prisonnière de l'éternel vertige de son absence.

TROISIÈME PRIX

PHÉNIX EN FUITE

SOPHIE POTVIN

J'ai terminé ma nuit assez tôt, avant tout le monde, vers quatorze heures. J'ai enfilé ma tenue de scène et procédé à quelques étirements rudimentaires. J'ai vite pensé à monter mes pinceaux jusqu'ici pour me maquiller, en paix, sans craindre qu'il me rejoigne. Il ne grimpera pas. Ils ont tous la trouille de se percher sur la dernière plateforme, même Auguste. C'est con, elle lui appartient : c'est lui le trapéziste. Il n'y demeure jamais plus de quelques secondes, le temps de s'agripper à la barre et de s'envoler.

J'étire le bras et j'introduis mon index dans un des trous qui décorent l'épaisse toile à rayures. Un peu comme je le ferais avec une alliance. Il faudra encore trouver de quoi la rapiécer cette toile. Surtout trouver quelqu'un d'assez manuel et intrépide pour le faire, ce qui paraît évident dans un cirque, mais qui est ardu en réalité. Non pas que ce soit prioritaire, nous manquons d'espace et certaines marches menacent de céder, mais essayer de tenir en équilibre sur un fil avec un torrent sur la tête relèverait de l'absurde.

Je les regarde s'activer en bas; je suis spectatrice d'une fourmilière où chaque insecte sillonne le même circuit que la veille. Nous offrons trois soirs de représentations par semaine au gré des villages qui consentent à nous accueillir. Le premier geste au lever consiste donc à se faire une toilette de chat pour atténuer les traces des milles parcours. Tous s'affairent à se décrasser sommairement, tandis que les plus poilus en profitent pour se raser de près et asperger leur peau rougie d'eau de Cologne. À l'exception de Marie, la femme à barbe, qui courrait à sa perte si elle en venait à suivre le mouvement.

Les plus rapides, ou les moins fiers en sont déjà à l'étape du costume. Chapeaux cloches, velours fatigués et faux strass sont de la fête. On troque les fards gras et on s'active à se tartiner le minois. On devient fée, clown mélancolique et maquignon fou. Le maïs éclate et on le tasse dans des cônes de papier qui s'imbibent de beurre. Les pommes d'amour durcissent sur les présentoirs fixés à la taille des cantiniers qui déplacent les bancs sans en renverser une. Elles remplissent l'espace de leur parfum de caramel. Cette odeur confirme à mon estomac qu'il n'a rien reçu. Tant pis, je ferai sans.

Me voilà presque phénix. J'ai un bon bout de chemin de fait si on en croit ma combinaison orange et mon nez aquilin qui se reflètent sur le miroir de poche que je tiens avec mes orteils. Je glisse sur ma tignasse, carré indomptable indompté, de gigantesques plumes rouge vif qui ornent un bandeau doré. J'applique un carmin pour enflammer mes lèvres.

Voilà qui complète à merveille le jeu d'ombres sur mes paupières qui s'étirent maintenant jusqu'à la cime du chapiteau.

Les clients patientent dehors avec leurs billets sous le nez. Je peux les observer d'en haut à travers la fente retenue par une chaîne qui fait office de guichet. Ils ont sans doute faim de sensations et de surprises, même si on sait que plusieurs sont là pour les tenues légères des danseuses. Et le maïs soufflé. Peu importe la raison qui les amène, je pousse mon corps dans ses retranchements à chaque performance. Je jouis de la foule ébahie qui retient son souffle et qui plus tard s'extasie.

Je vois Auguste en gilet de corps, les bretelles baissées. Il appartient au clan des coquets. Je réalise que dans les dernières semaines, je me suis laissé emporter par la découpe de ses biceps à rendre jaloux Louis Cyr. Il me cherche du regard, sa sempiternelle Marlboro au bec. Avec la main droite dans sa poche, il tâte ce boitier que son pantalon peine à camoufler. Ce maudit boitier qui me nargue encore. Il arbore un air confiant qui m'exaspère et qui traduit sa tendance à s'imaginer que chacun va se plier à ses lubies. Comment peut-il penser à me le demander? J'attendrai les dernières secondes précédant mon numéro pour me fondre dans la troupe et filer.

Le matériel se range en vitesse, tandis qu'on ouvre la barrière de fortune. Les cantiniers attribuent des sièges aux spectateurs qui s'obstinent pour ne pas hériter du coin en terre battue. La fébrilité s'installe et calque la musique du flûtiste qui s'excite et improvise des crescendos. J'entends les chevaux hennir et Coco le chimpanzé cracher des sons qui trahissent sa nervosité. Les invités bavardent et essaient de trouver une position optimale malgré la proximité de leurs voisins et des enfants qui s'agitent dans tous les sens, comme Coco.

On tamise l'éclairage et tous se mettent à applaudir par anticipation. Le maître de cérémonie s'impose et défile le programme de la soirée à l'aide de son portevoix d'où sort un ton caverneux. Je ferai l'ouverture.

Pendant que les clowns divertissent les spectateurs à coup de grimaces et de chutes calculées, je quitte ma cachette même si j'avais envie d'y rester. Je m'assure du coin de l'œil que les deux techniciens descendent mon cerceau à hauteur d'homme. Leurs mains que je sais calleuses tirent sur le système de poulies qui n'est plus tout neuf et qui grince son désarroi. Un ajout subtil au tintamarre qui règne ici et qui augmente le mien. C'est mon signal d'entrée.

Je me dirige vers la scène, un matelas en forme de cercle lancé sur le sol. Je rencontre Auguste qui s'est matérialisé devant moi. Je joue l'innocente. Il tente de me retenir, mais je fonce vers mon objectif avec le feu aux plumes.

Face à la foule, je me positionne devant mon cerceau. Je l'attrape à l'aveuglette et je courbe le dos afin de valider ma posture. Le froid du métal appuie sur mes vertèbres alors que je libère mes mains. Je me sens faiblir. C'est l'émotion, ou le petit déjeuner que j'ai négligé. Remontez-moi! Je préfère me casser le cou plutôt que de laisser Auguste y passer la corde.

CATÉGORIE JEUNE ADULTE

PREMIER PRIX

1701, RUE PARTHENAIS

NOÉMIE GAGNON

« Le sujet est une fille de dix ans. Elle vivait seule avec son père. Selon les dires du père, la semaine dernière, le 17 juillet, ils faisaient une balade sur la plage. Le sujet trouve un morceau de bois de grève à la forme particulière qu'elle ramène par la suite à la maison. Son père veut blanchir puis sécher au four la trouvaille – apparemment c'est la méthode pour faire disparaître les insectes –, mais sa fille, trop impatiente, l'accroche immédiatement au-dessus de sa tête de lit. Toujours selon le père, vers 3 h 45 du matin, il est réveillé par les cris de sa fille. Il court vers sa chambre aussi vite que possible. Là, il trouve le sujet couvert de perce-oreilles. Des insectes qui habitaient, vraisemblablement, dans le bois de grève. Pour la rassurer, le père décroche le bois, l'amène dans la cour arrière, puis le brûle avec de l'essence. Après une heure et une inspection de chaque centimètre de la chambre pour être certaine de ne plus trouver de perce-oreilles, le sujet accepte de retourner au lit, mais refuse de dormir car elle « peut toujours les entendre ». Le père, lui, n'entend rien, mais sa fille jure qu'elle décèle le grattement des insectes dans les murs de sa chambre. Trois nuits blanches plus tard, le père abandonne et contacte un exterminateur pour vérifier l'intérieur des murs. L'exterminateur leur assure que les perce-oreilles sont des insectes qui apprécient l'humidité et que pour cette raison les murs sont vides. Le soir même, le sujet répète pourtant à son père qu'ils sont « dans les murs, dans le plafond, partout dans la maison » et qu'ils sont « vraiment, vraiment bruyants ». Une semaine après leur balade sur la plage, le sujet n'a toujours pas dormi et ne parle plus du tout, du moins

c'est ce que le père prétend. Ce n'est que dans la nuit du 24 au 25 juillet que, pour la première fois, il la trouve endormie dans son lit. Le lendemain matin, toutefois, le sujet ne se réveille pas, et le père appelle l'ambulance. »

Julia soupire profondément. Même après dix ans de pratique, étudier le corps d'un enfant est toujours aussi difficile pour le moral. Elle reprend : « La patiente est arrivée à la morgue ce matin aux alentours de midi. Aucun signe visible de traumatisme. Hypothèse de départ : elle est probablement morte des suites de sa privation de sommeil. Mais cette histoire me rend perplexe... On ne meurt pas d'une dette de sommeil sans une autre maladie : je vais l'ouvrir. Heure actuelle : 21 h 24, 27 juillet 1998. J'ai épluché le rapport de police deux fois déjà. Il n'y a aucune indication claire de ce qui aurait pu causer la mort de cette fillette ou de ce qui lui aurait fait entendre ces grattements dans les murs. Les hallucinations auditives sont l'un des derniers effets du manque de sommeil, elle entendait des bruits dès le premier soir pourtant. Peut-être une lésion du canal auditif? J'en saurai plus une fois qu'elle sera ouverte. »

Quelques secondes s'écoulaient avant que Julia poursuive sa discussion avec le magnétophone. Dans le silence, elle distingue des bruits de grattement subtils. Est-ce un effet de son imagination ou bien son empathie pour cette jeune fille qui lui joue le tour des neurones miroirs? « Pourtant, je ne saurais dire pourquoi, j'entends moi aussi quelque chose... » ajoute-t-elle, troublée.

Julia dépose le magnétophone sur le chariot métallique, empoigne la scie électrique, prend une grande respiration. Contrairement à son habitude, elle commence par la boîte crânienne. La lame rotative tranche la mince peau et la chair dépourvue de flux sanguin avant de crisser contre l'os. À travers les fins cheveux de l'enfant, Julia coupe sans s'arrêter jusqu'à ce que les deux fentes se rejoignent. Elle soulève délicatement les pans de la calotte crânienne. Elle sent aussitôt que quelque chose n'est pas normal. Une fois le scalp entièrement retiré, elle recule, titube, empoigne le magnétophone avant que son bassin n'accroche le rebord du comptoir chromé puis, ravalant son dégoût, elle dicte : « Son cerveau est infesté de perce-oreilles...

Les plus petits ont dû percer la membrane du tympan, traverser le vestibule, franchir le conduit auditif interne, grandir à l'intérieur et... Ils ont pondu dans le tissu cérébral. »

Masse coulante de perce-oreilles, larves, cerveau grugé englué dans le liquide céphalorachidien. Elle n'a plus besoin d'ouvrir le reste du corps pour trouver une réponse.

Le week-end suivant, Julia entame sa semaine de congé. Elle passera ses vacances d'été comme tout bon Montréalais : sur son balcon.

Étendue sur sa chaise longue, sous un soleil de plomb, impossible pour elle de se détendre. Elle est dégoutée. Même la canicule et le climatiseur en panne ne lui donnent pas envie de finir sa coupe de rosé.

L'autopsie du 27 juillet la hante encore. Aussitôt qu'elle ferme les yeux, elle revoit le cadavre de la jeune fille, les perce-oreilles grouillants, le visage tordu de douleur du père en apprenant ce qui a tué son enfant. Les grattements, Julia les entend toujours. La nuit dernière, ce n'est ni la chaleur collante ni les draps imbibés de sueur qui l'ont tenue éveillée, mais ce bruit incessant.

Du revers de la main, elle chasse ce qu'elle croit être une mouche collée dans la moiteur de sa joue, mais il ne lui faut qu'une seconde pour réaliser ce qu'elle vient de balayer par terre. Un perce-oreille.

« Non. Y'a pas de perce-oreille dans Outremont », se dit-elle à voix haute.

Julia se précipite devant le miroir de la salle de bain, penche la tête et la secoue en tapant violemment avec sa main. Elle baisse les yeux : un petit insecte rampant se tient au fond du lavabo.

Le couteau électrique qu'elle a utilisé la veille pour trancher sa viande est toujours sur le comptoir de la cuisine.

Il ne lui reste qu'une chose à faire.

DEUXIÈME PRIX

LE SORCIER DE KINSHASA

KAROLANNE PRÉMONT

Cinq heures trente-sept de l'avant-midi. Réveil en fanfare. Yannico a à peine le temps de percevoir la lueur du jour blafard que le pied bouetteux d'un Yankee lui ferme les volets.

– Tu l'as caché où ton argent? s'enquiert-il.

– Lâche-moi. Je n'ai pas d'argent, répond Yannico.

– Ah, vraiment? Alors qu'est-ce que tu attends pour te mettre au boulot?

Cinq heures quarante-trois. Yannico sort du rond-point, s'accroche derrière une voiture, tentant de se rapprocher du carrefour de Super Lemba.

Cinq heures cinquante-deux. Yannico rejoint tous les membres de son écurie. Ils se mettent en route vers la circulation, respirant l'air d'un jour non différent du précédent, saturé de poussières et de gaz d'échappement. Ils espèrent arriver à récolter quelques billets.

Sept heures dix-huit. Une Mercedes Benz GLK 350 noire, mais surtout porteuse de bonnes nouvelles s'approche. Le lavage de vitres a porté fruit, ils récoltent alors 1000 francs pour l'écurie. Ils reviendront plus tard dans la journée.

Sept heures vingt-neuf. Ils rejoignent Benji, le leader, dans un minibus défoncé dans le carrefour de Super Lemba pour lui donner les francs. Ils auront enfin quelque chose à se mettre sous la dent. Benji interpelle alors une femme du groupe, Deborah, responsable des affaires. Elle enfille les billets dans un sac attaché à sa taille.

Huit heures cinquante-deux. Deborah revient avec le festin. Elle distribue les doses. Au menu, du bombé : résidus de combustion de carburants, de fonds de teint et d'antidouleurs. Complètement désinhibés par la drogue, ils ont désormais plus de courage pour commettre des vols et attaquer les gens.

Huit heures cinquante-sept. Yannico regarde Anne, sa voisine, dans le minibus, recouverte de sang sur les jambes et les cheveux ébouriffés dont la moitié sont arrachés. Il éprouve de l'empathie et de la pitié. Benji le remarque et s'approche alors de Yannico.

— Hey, toi! Yannico, c'est ça? lance-t-il.

— Oui, c'est ça.

— Tu la trouves jolie la nana?

— ...

— De toute façon, j'ai décidé qu'aujourd'hui ce serait ton baptême. Ça ne me fait pas peur les sorciers. Toi aussi tu prendras ton pied, ajoute-t-il d'un ton moqueur. Pour ma part, je n'en ai pas eu assez d'elle. Il s'avère que je préfère les garçons, si tu vois ce que je veux dire.

Jusque là, Yannico s'en était quand même bien tiré. Il faisait partie de l'écurie depuis à peine un mois, mais personne n'avait osé lui faire violence en raison de sa réputation. Petit, il aurait été retrouvé assis près de sa mère décédée et les églises du réveil l'accusaient de sorcellerie. C'est pourquoi sa famille aurait fini par le jeter dehors, car aussitôt qu'il se passait quelque chose, ils le mettaient en cause et avaient peur de mourir à leur tour. Plus récemment, il a dû changer d'écurie, puisque tous ses membres ont été abattus par les Kulunas, gangs sans pitié de Kinshasa. Ils n'ont pas voulu s'en prendre à lui par peur d'être touchés par le malheur.

Neuf heures dix-sept. L'heure est à l'inauguration, Yannico doit s'aguerrir. Benji lui fait son premier vrai tatouage. Il lui taillade le corps avec des lames de rasoir et s'ensuivent quelques coups de machette. En plus des kilomètres de vie tatoués naturellement sous ses pieds, son dos est désormais tapissé d'une carte du ciel, des constellations de plaies saignantes.

Neuf heures trente-trois. Yannico est sodomisé par les Yankees du groupe, c'est-à-dire les hommes forts, mûrs et dotés d'esprit.

Dix heures une. On passe au rituel de nettoyage des plaies. Les Yankees urinent chacun leur tour sur le fêté. Le voilà fin prêt, il fait officiellement partie de l'écurie.

Dix heures quinze. Tous les membres doivent retourner chercher des billets pour le repas du midi. Yannico a la chance de pouvoir passer son tour, comme il est inconscient. Il reste dans le minibus le temps de reprendre ses esprits.

Midi vingt-quatre. C'est l'heure du repas. Bombé. Yannico, à nouveau conscient, participe à la désinhibition, dans le but d'effacer la douleur.

Treize heures dix-sept. Anne s'approche de Yannico, le regardant de la même façon dont celui-ci l'avait fait plus tôt.

– Une balade, ça te dit? demande Anne.

Yannico hoche la tête en signe d'approbation.

Treize heures quarante-cinq. Silencieuse depuis leur départ, Anne les dirige vers une télévision dans la devanture d'un magasin d'électroniques.

– Le foot, t'aimes ça? lance Anne.

– Oui. J'aime bien.

– Tu préfères quelle équipe?

– RDC.

– Ah! T'es un vrai shégué! Pas question de prendre pour une équipe de l'étranger, n'est-ce pas? répond-elle en riant.

– Regarde! L'écran affiche 10 juillet, dit Yannico. Demain, c'est mon anniversaire.

– Vraiment? C'est génial! Je trouverai du 36 oiseaux, de la colle et du Lotoko pour fêter ça! Tu auras quel âge?

– J'aurai 7 ans. Mais j'aurai surtout le vertige de devoir ouvrir encore les yeux...

